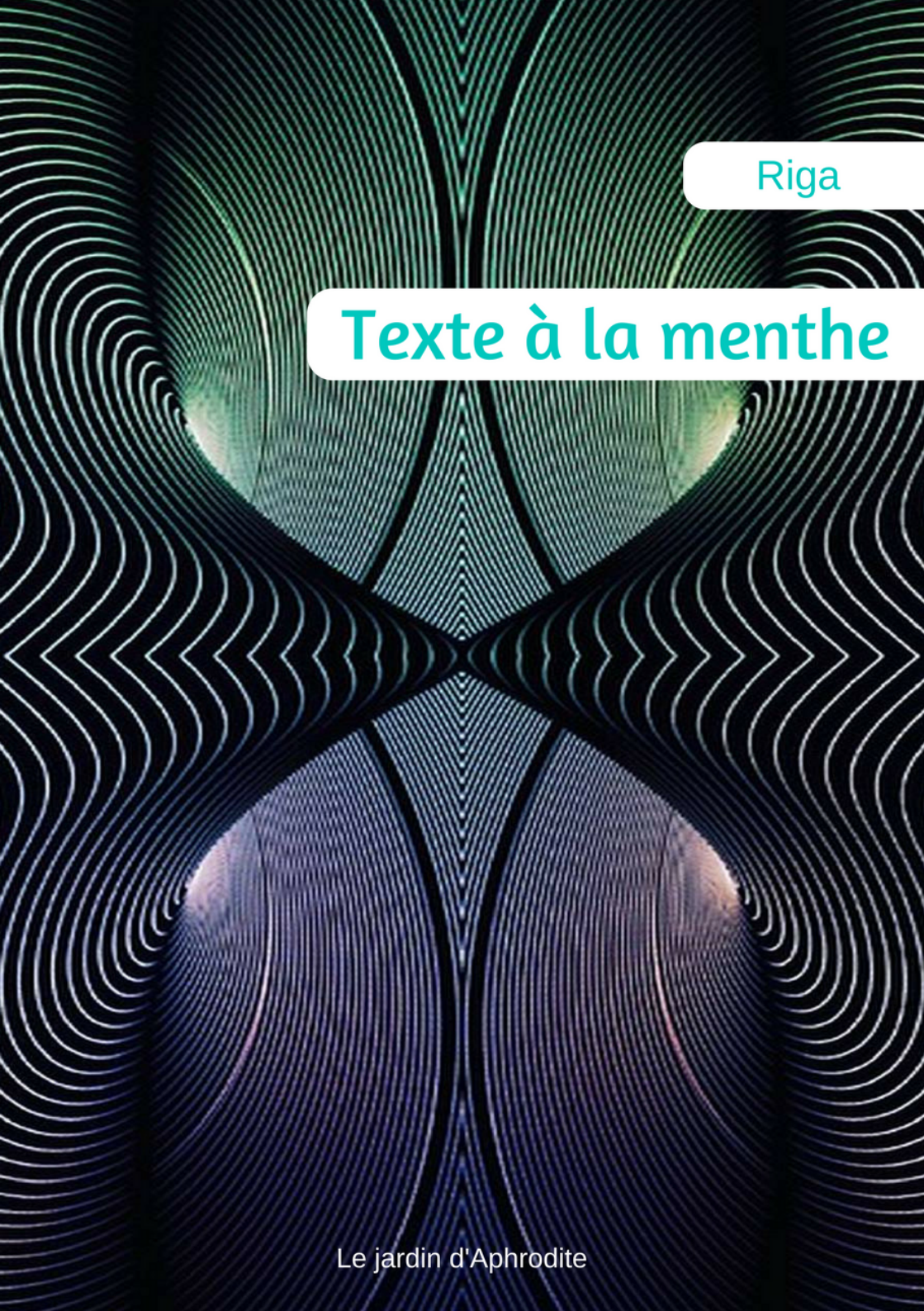


Riga

Texte à la menthe

Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Riga

Texte à la menthe

© Le jardin d'Aphrodite - Avril 2017

Sommaire

Chapitre 1 **5**

Chapitre 2 **17**

Chapitre 3 **37**

Chapitre 4 **51**

Chapitre 5 **65**

Chapitre 6 **77**

Avertissement :

Ce texte est une promenade qui prend son temps...
Ce préambule devrait suffire à décourager les bourrins et les bourrines qui recherchent des histoires sans fioritures où le personnage féminin n'a plus sa culotte à la deuxième phrase, où il est nommément signifié qu'elle est UNE SALOPE (en capitales) et en conséquence suce à la troisième (si du moins la ponctuation permet de différencier les phrases).
Pour les autres dont les attentes sont moins urgentes, mais qui sont au Jardin d'Aphrodite malgré tout pour que soit abordée la question réjouissante du sexe, je demande néanmoins de la patience, qui j'espère saura être récompensée à leurs yeux exigeants.

Chapitre 1

Ce matin-là vers 11 heures, je descends chercher le courrier, je n'attends rien de spécial : c'est un prétexte pour bouger un peu, lever le cul de devant mon Mac, descendre et remonter mes quatre étages.

Ce qu'il y a dans la boîte me fait lever un sourcil (une enveloppe de mon éditeur, qui ne donne pas de nouvelles depuis la sortie de mon bouquin et quelques billets de train pour aller faire des signatures) et puis ouvrir de grands yeux stupéfaits, bouche bée : un chèque. Et pas un petit chèque. Un chèque... énorme. Avec une lettre que je parcours rapidement, un peu étourdi par le montant du chèque que je vérifie trois fois. Il y a eu une réimpression triplant le tirage initial, gnagnagna et...

Je regarde encore le chèque ; j'ai peur qu'il ne s'évapore, qu'il ne tombe en poussière, d'être en train de rêver. Je n'ai pas bu, pas pris de drogues ; il faut... le mettre en sécurité. Non. Enfin oui : à la banque. *Sur mon compte.* SUR MON COMPTE.

Ce montant, bon sang... J'avais compris qu'il y avait de bons retours dans la presse, et je le voyais bien placé dans les librairies. J'étais super-fier, mais... Waow !

Je me frotte le visage et réagis enfin : je ferme ma boîte aux lettres. Mes mains tremblent un peu. Je remets le chèque dans l'enveloppe que je fourre dans la poche intérieure droite de ma veste en jean et je me rends d'un pas fébrile à ma banque. Je suis nerveux : c'est peut-être un rêve, une farce ; un tel chiffre...

ça rend forcément paranoïaque. Mais voilà, c'est fait : la banque, l'automate, le clavier, et puis... le reçu. Voilà. Sur mon compte. Après... ?

Sur le chemin du retour, je survole le trottoir. J'avance d'une démarche de moineau cocaïnomane, par petits bonds réjouis, le cœur battant la chamade, et je prélève mon téléphone dans ma poche de jean pour appeler ma femme, en déplacement dans sa famille, lui annoncer la nouvelle atomique !

Mais... elle ne partage pas mon enthousiasme et me rappelle les conditions difficiles de mise en œuvre de ce bouquin, les messages contradictoires de l'éditeur, les nuits blanches, les délais reportés... Elle est contente pour moi, mais n'est pas vraiment impressionnée ni même franchement concernée par ce chèque-surprise. En riant, un peu ironique, elle me dit d'en profiter et me conseille surtout de changer d'éditeur, maintenant que le bouquin a du succès.

Je raccroche, perplexe. Euh oui, OK. Mais... le fruit, la récompense inattendue de cette galère me met en joie, moi : ce bouquin si difficile à boucler, c'est mon bébé !

Le jour suivant, en cours, je réfléchis à quoi faire de tout cela si imprévu, ou plus précisément quoi m'offrir pour marquer le coup : ce fut effectivement une galère, ce projet. Je veux du miel, du pain d'épices dans la soupe, du yaourt maison. J'ai le sentiment (dont je sais pertinemment qu'il est infantile) que j'y ai droit, bon chien de nom d'un sang, à ma récompense !

Je peux m'acheter une voiture. Yeah ! Certes pas la Jaguar XJS cabriolet de mes rêves, même si ce serait sans doute tout à fait possible, mais trop coûteux à entretenir par la suite. Ni une SM. Nan, je ne veux pas un caprice (peut-être une Capri ?), mais un cadeau que je garde. Et j'aime bien les voitures, un peu anciennes mais pas trop...

À la fin de ma journée de cours, j'ai trouvé, et en rentrant, tout excité, je me mets en quête de la perle rare : une Lancia Beta coupé.

Le lendemain, mercredi, j'ai pris contact avec un club de voitures italiennes, et un monsieur enthousiaste me donne le numéro du propriétaire d'un coupé deux litres *Volumex* en magnifique état ; je le constate le samedi suivant en me rendant dans les Yvelines et en signant l'achat de la si jolie et excitante voiture. Elle est gris-bleu, son moteur est un ravissement de modulations joyeuses et féroces, l'intérieur sent le cuir, le plastique et la conduite sport. Un rêve automobile, dans lequel je repars. Mon cœur fait des boum-boum avec le compte-tours, et je rayonne d'une joie de petit garçon !

Elle dort dans un parking souterrain, et le dimanche je suis prêt. J'ai tout préparé. J'ai pris ma semaine. Des vacances, bon sang, sauvages, égoïstes, si prometteuses ! Puisque mon livre parle de la Bretagne, c'est là-bas que je vais en promenade avec ma Carte Bleue, pas de programme précis, à bord de mon vieux bolide italien.

Le plein pour la Lancia, et pour moi un panier pique-nique, un pack d'eau gazeuse, un thermos de café (italien lui aussi), mon appareil photo, un carnet de croquis et ma trousse, une petite valise et le sourire aux lèvres : je suis le roi ! Tout le monde s'en fiche mais je ronronne du privilège rare de me faire plaisir, au rythme que je veux. Car je ne prends pas l'autoroute : Vinci se passera bien de ma bonne fortune.

Un peu avant midi, je quitte enfin Paris et me lance tranquillement vers l'Ouest. Le soleil fait briller la belle carrosserie. J'ai le temps, et sur le nez mes *Wayfarer* qui datent de la même époque que mon coupé. J'aurais peut-être pu aller à Rome, carrément, en écoutant Daho ? Non : la Bretagne.

Et j'écoute Brigitte.

Le soir, après un bon dîner, je dors dans une chambre d'hôtes adorable près de Laval. J'ai prévu de ne pas aborder la Bretagne par le nord : je veux d'abord passer par Rennes.

⋆

Je me réveille tard le lendemain, heureux et détendu. La douche est spacieuse, le petit déjeuner délicieux, et mes hôtes charmants. Il y a du vent et un soleil printanier. J'ai l'impression de nager dans le luxe ! Pas le luxe clinquant et aseptisé d'un prince saoudien : celui d'un auteur qui prend son temps au cœur d'une parenthèse, et qui a un peu les moyens de le faire...

La voiture est jolie, légère, nerveuse, onctueuse. Elle tourne rond. Je l'ai bien en mains et elle me conduit en un clin d'œil à Rennes où je la gare dans un parking avant de flâner, le carnet de croquis à la main. Je prends des photos que ne prennent pas les gens : des photos de flaques, de reflets sur les ardoises d'un toit, des photos de nuages, d'un arc-en-ciel presque transparent – mais on verra bien – et même de parapluie dans une poubelle.

Je fais ce que je veux.

Et puis après un thé dans un salon de thé très comme il faut dans lequel j'achète un kouign amann pour la route, je regagne le parking : je veux voir la mer !

Ah, le bruit de ce deux-litres quand je grimpe joyeusement la rampe de sortie du parking...

Mais je ferme la fenêtre : c'est Eddy Mitchell qui m'accompagne, des chansons que nous chantions avec ma famille quand j'étais petit, sur la route des vacances.

Je rêvasse, le sourire aux lèvres, et suis la route qui se présente, direction l'océan.

Vers 18 heures, j'aperçois enfin l'Atlantique. J'en frisonne de bonheur, et après quelques kilomètres le long du littoral, vers le Nord (je ne sais pas exactement où je suis, en fait), je me gare le long d'une barrière. L'air est doux et vif.

Un petit chemin me conduit à une petite plage de sable. Je respire les embruns emportés par le vent, l'odeur des algues. J'écoute quelques plaintes ou cris d'amour (ce peut être la même chose) de mouettes... non, ce sont des goélands, en fait, qui se balancent

dans le ciel au-dessus de moi, et après avoir enlevé mes chaussures de Parisien, m'assieds sur un vénérable rocher couleur rouille.

Je rêvasse, immobile, et puis je me rends compte que le temps change assez vite : les nuages galopent et apportent la nuit, l'air peu à peu se charge d'une chaleur d'orage. J'ai un manteau dans la voiture, mais ce n'est pas encore nécessaire : je profite du temps, de l'air, des parfums, et de la liberté d'être là sans qu'on me demande quoi que ce soit, sans être connecté au monde tout autour qui ignore où je suis. Je rêvasse.

Il fait chaud maintenant ; le vent est tombé si brusquement que c'en est presque anormal, inquiétant. Je contemple et admire, fasciné, les nuages qui se sont regroupés, agglomérés, alourdis et comme tapis au-dessus du paysage qui glisse peu à peu vers l'obscurité.

Le premier coup de tonnerre roule doucement, timidement, et je me secoue pour regagner la voiture. Sans musique, sous le charme, en écoutant simplement chanter la Lancia et gronder le tonnerre, je reprends ma route déserte le long de la mer. La nature tout autour prend des parfums d'orage, de terre mouillée déjà.

Vient la pluie, une grosse pluie hésitante qui résonne sur le capot, sur le toit de l'habitacle. Je suis heureux, je roule doucement, allume mes phares. La route qui serpente le long de l'océan devient foncée, brillante, et le vent se lève à nouveau. Je rêve toujours autant, et pourtant je ne peux pas être plus au cœur de ce qui se passe, au cœur de ma vie.

La pluie cesse bientôt mais pas le tonnerre, et je vois les premiers éclairs qui enguirlandent les nuages au-dessus de la lande. C'est si beau que je m'arrête et regarde, moteur éteint.

Je mange une pomme, du pain aux noix et de la confiture de ma mère, puis je redémarre.

La route a un peu séché, et je roule doucement quelques kilomètres, toujours attentif au spectacle intemporel du temps qu'il fait sous mes yeux : oui, je suis au spectacle.

Je ne sais pas au juste où je suis, et il va quand même falloir avant l'heure du dîner que je me préoccupe de mon hébergement : je ne peux pas débarquer n'importe où à n'importe quelle heure...

C'est là qu'après un virage je vois un homme de dos qui marche du côté droit de la route.

Il est en costume, un truc chic, avec une cravate et des chaussures de ville, comme s'il s'était échappé d'un mariage pour rentrer chez lui à pied.

Je ralentis. Il se retourne et considère ma voiture, un peu surpris, en souriant. Tandis que je m'arrête à sa hauteur, je le dévisage. C'est un bel homme, avec des yeux doux et sympathiques.

— Bonsoir ! Je peux vous déposer quelque part ?

— Bonsoir. Me déposer ? répond-il en riant. Je rentre d'Ar Gêr, et m'accompagner où je vais et d'où je viens, ma Doué... Je ne vous le souhaite pas.

— Ah ?

Un peu surpris, je lui demande s'il peut me dire où nous sommes, mais il me lance en riant :

— Kerzh da stagañ an avel ouzh ar strapenn !

Euuuh... Allons bon, c'est bien ma veine, un bretonnant actif... mais devant mon froncement de sourcils d'incompréhension, il poursuit en levant la main comme pour s'excuser avec un beau sourire qui n'a rien de narquois :

— Red e vefe din komz galleg... Je devrais parler français, désolé...

Il se penche à la portière. Il a un look des années quarante avec sa gomina, et son costume chic à larges revers me fait penser à ceux que portait Charles Trenet sur les vieilles photos.

Hé, mais il est à la dernière mode des hiiiiiipsters parisiens, en fait, et ça m'étonnerait qu'il le fasse exprès. Je ne sais pas d'où sort ce type souriant sans pardessus ni imper ni parapluie sur cette route perdue menacée par l'orage, ni où il va.

Il désigne la route devant :

— Si vous poursuivez par là, Monsieur, vous aurez des réponses : c'est votre chemin, et il est plein de jolies choses surprenantes. Suivez les indications et les gens.

Il rit et me lance un mystérieux « Araok ! » dont j'ignore la signification.

Je réponds un « Kenavo, Monsieur, et merci. Bonne soirée ! » avant de redémarrer doucement. Il me fait un signe en souriant toujours.

Bon sang, curieux personnage ! Et ce qu'il raconte est trop décousu pour que j'essaye de comprendre quelque chose.

Plus loin, la route revient un peu dans les terres, et alors que je repense à cette rencontre étrange et que la nuit avance, j'arrive à un croisement avec bien entendu un calvaire en granit, plutôt défraîchi, la base envahie d'herbes hautes. Et j'aperçois alors, garé sur le côté, un fourgon bleu-marine de gendarmerie et un gendarme planté à côté qui me regarde arriver.

Ah, voilà, je vais pouvoir être renseigné... !

Mais alors que je ralentis en arrivant au croisement, le gendarme me fait signe de poursuivre ma route de façon assez impérieuse : circulez !

Mince.

Le bras tendu vers la route que je suis, il fait des moulinets avec l'autre bras. Je n'ose pas ralentir plus et lui souris en passant devant lui en réaccélérant. Je soupire de dépit léger et remonte ma vitre. Raté, mais le type bretonnant de tout à l'heure m'a dit de suivre les gens et les indications, et celles du gendarme barbu étaient claires : continuez, c'est tout droit !

En longeant à nouveau la falaise qui surplombe la mer aux reflets métalliques et mouvants, je me concentre sur la nécessité de trouver un hébergement : la nuit est là, tombant d'autant plus vite que le ciel est maintenant chargé de gros nuages de toutes les nuances de gris chauds – warm grey –, bien plus de cinquante

nuances, et les éclairs illuminent régulièrement le dessous des reliefs lourds de cette masse menaçante.

Je réfléchis à cette question, mais quelque chose me titille l'esprit, et puis... merde : je me rends compte d'une chose qui ne colle pas :

Le fourgon de gendarmerie, tout à l'heure, c'était un Renault Trafic impeccable, bleu-marine, comme neuf, mais... un modèle des années quatre-vingts. Merde, c'est quoi ce gag ? Le fourgon que j'ai vu sur le bord de la route, il n'est plus du tout en service nulle part, dans aucune administration, même aussi soigneuse de son matériel que la Gendarmerie.

Je suis très intrigué ; j'ai même envie de faire demi-tour. Un tournage ? Des collectionneurs ? C'est bizarre. Et puis j'éclate de rire tout seul dans ma Lancia : la lande bretonne, l'orage qui menace, le vent, le gaillard sur la route sorti de je ne sais où, le gendarme d'une autre époque, la mer grise et grondante... Tout est logique : Bretagne, terre de légende, je suis pris dans tes filets, victime impuissante et fascinée, pour goûter à tes histoires fantastiques. Je vais bientôt avoir droit aux fées et à l'Ankou, avec sa charrette et sa faux inversée ! Je ris pour me rassurer, cartésien et Parisien. J'allume la radio ; le passé encore, nostalgie plus récente : MC Solaar est l'as de trèfle qui pique son cœur.

Je rêvasse : où mène donc cette route ? L'homme me disait qu'il était plein de jolies choses surprenantes, ce chemin. Mais il y a la lande, le vent, la mer, et personne ! La confusion en moi, une sorte de crainte diffuse, la fatigue sans doute : être dans cette voiture me rassure. Elle est à moi. Même si elle n'est pas dans ma vie depuis longtemps, c'est chez moi.

Une pause : je me gare sur le bas-côté. J'éteins le moteur ; le silence.

Le kouign amann sur le tableau de bord me fait de l'œil, mais je le garde pour plus tard. Ce sera un énième café que je sirote tandis que soudain, bon sang, la pluie se met à tomber à fond. Toute la

voiture résonne de la cascade de pluie qui s'abat, impressionnante et brutale, sur ma pauvre Lancia qui tangue un peu sous les assauts du vent qui se lève en même temps, et le tonnerre se lâche lui aussi.

Je suis pris de stupéfaction, tout petit dans ma minuscule voiture, au bord d'une route inconnue...

Réflexe idiot et instinctif (mais j'ai un peu tardé, ce coup-ci !) du citadin connecté plongé trop vite dans un bain mouvementé de nature triomphante et énorme : je m'empare de mon iPhone, et m'exclame *in petto* que mon mobile américain, lui, va me dire où je suis, où se trouve cette route, et m'offrir le choix des chambres d'hôtes les plus proches, avec prix et prestations, et des numéros de téléphone soulignés que je n'aurai même pas besoin de composer pour réserver ma nuit et m'extirper de cette orage de légende au milieu de la lande des Druides qui parlent pas un mot de français, bordel !

Réseau indisponible.

Oui, bien sûr. Chuis con, moi, avec mes certitudes du XXIe siècle et de village mondialisé, de surf perpétuel, et mon ami Google qui me prend dans ses bras rassurants. Je suis seul et paumé, et ma Carte Bleue qui déborde ne sert à rien.

Je pousse un soupir de rage et redémarre. Il se passe alors deux choses absolument simultanées : rien, et la pluie cesse d'un seul coup. À la même seconde. Conjonction étrange.

Rien, car la voiture ne démarre pas : même pas de contact. Ma Lancia Beta coupé 2000 *Volumex* est d'un seul coup un ensemble mécanique totalement inerte, immobile et silencieux, joli tas de ferraille et de plastique, cuir, verre et caoutchouc. La clef n'actionne pas la moindre étincelle. Rien.

Et la pluie a stoppé comme si là-haut on avait arrêté les flots en coupant le robinet d'un geste vif et définitif.

Aussi surprise que moi, toute la nature et la route ruissellent, dans les éclats anarchiques des éclairs qui, eux, s'en donnent à cœur-joie au milieu des roulements du tonnerre.

À nouveau j'éclate de rire, obligé : la panne inexplicable... Ça précède l'arrivée des soucoupes volantes, ça, normalement, non ? Je regarde le ciel en révolution, mais pas de Martiens en approche. Quel voyage, ma Doué !

Je continue de rire, mange deux tranches de pain aux céréales en réfléchissant au meilleur moyen possible de me sortir de ce mauvais pas. Je ne vais pas dormir dans ma bagnole en panne, quand même !

Je sais en tout cas que cette panne est anormale, même si je sais bien que j'ai acheté une bagnole un peu ancienne – et surtout italienne – et que dans les années quatre-vingts dans cette partie du monde, la qualité de fabrication automobile était une notion plutôt... imprécise.

N'empêche : j'ai acheté ce petit bijou au roi des maniaques et je sais que la batterie est neuve, le moteur et les circuits électriques refaits sur mesure par un obsédé du détail. Aucune raison de rester en carafe comme ça, sauf... l'orage, les fées, et tout ce genre de chose.

Et puis dans la pénombre de la nuit qui a gagné presque tout le terrain, j'aperçois au loin sur la route un angle de vieux joli mur de granit, à l'arrière-plan des ajoncs secoués par le vent.

Mur = propriété, propriété = peut-être maison, maison = éventuellement téléphone = pourquoi pas un toit pour le naufragé parisien ? De toute façon, pas le choix : il faut que j'agisse ! Mon cerveau opérationnel est empli de cette nécessité, et il ne pleut plus pour l'instant.

Je sors de ma voiture, prends dans le coffre mon manteau, une lampe-torche dans la boîte à gants, ferme la Lancia (on sait jamais, avec tous ces druides délinquants qui errent sur la lande), et je me lance d'un pas décidé vers la suite de l'aventure : ce bout de mur.

Dans les herbes sur le côté, j'aperçois une large pierre plate gravée. Je m'approche, le cœur battant un peu trop vite. Il y a gravé là l'inscription « Pen ar bed eo amañ ». C'est un caractère très

ancien que j'identifie tout de suite (je donne des conférences sur l'histoire de la typographie) comme de la « minuscule caroline » ; mais bien que l'inscription soit usée, je ne pense pas malgré tout que cette pierre date du VIIIe siècle...

À part ça, le texte gravé me fait une belle jambe, vu mon ignorance totale (à part « kenavo ») de la langue des bardes ligotés tandis que tout le monde mange du sanglier.

Je poursuis ma route sous l'orage et les éclairs, un peu perturbé par ce message mystérieux sur le bord d'une route qu'un type étrange a appelé « mon chemin ». J'ai beau être cartésien, agnostique, relativement de gauche et bien dans ma peau, cette atmosphère étrange me pèse et m'inquiète.

Le mur est là, en bon état même s'il est ancien, et il court le long de la route, côté littoral. J'aperçois une entrée, un porche. Je m'approche. Merde. Je rigole : c'est... un cimetière.

J'aperçois des vieilles tombes derrière la grille couleur rouille.

J'ai un fou-rire, et mes pensées vont dans tous les sens. La tension est trop forte sans doute, tout cela est un gag ! Années quatre-vingts, Breizh-thriller : Loïc Jackson va sortir de terre avec son perfecto rouge, manches relevées et mocassins, avec ses amis zombies (sans doute des marins morts dans des naufrages).

Je laisse mon rire et mes délires diminuer et je me retrouve avec ma solitude, mon angoisse, et mon problème irrésolu.

Au-dessus du porche, il y a trois lettres : GCS, qui ne me disent rien. Au point où j'en suis, autant aller voir. La grille n'est pas fermée. Logique, mais je ne souris pas. Pas envie.

Et mon espoir remonte d'un coup ; ce n'est pas un cimetière, sinon un vieux cimetière familial : il n'y a que quatre tombes, anciennes, avec des croix celtes, et derrière un chemin qui descend vers la mer et vers ce que j'aperçois qui se découpe sur le fond de ciel d'orage : une grosse bâtisse qui doit être... le repère du vampire, obligé !

Il fait bientôt nuit : il doit s'étirer dans sa crypte emplie de chauve-souris.

Je rigole malgré moi, et nerveusement et en essayant de ne pas trop réfléchir, j'entre sur cette propriété en laissant la grille ouverte pour pouvoir me barrer, me réfugier en sueur dans ma voiture, et un jour retrouver Paris, ma femme, mon chat, mon Mac, mes élèves, et la wifi et la 3 ou 4G partout.

Je dépasse les tombes, et là...

BAM !

La foudre.

Un éclair blanc se matérialise en moi. Tout autour, toute la réalité explose. Je bondis dans l'espace, traversé par la lumière trop chaude pour que ce soit la chaleur que je ressente : je vole, foudroyé, comme un pantin ébloui.

Je suis inerte. Je chute et rebondis par terre comme un sac Ikea rempli de coussins scandinaves brodés, sans douleur. Où est le sol ? Je suis mort sans doute, et c'est doux, le coton, la mort. *« L'orage m'a tuer. »*

Je gis sur le dos. Au-dessus... le ciel, l'orage, les éclairs, vision altérée mais je ne sais pas à quel point, du bas de ma mort. Le tonnerre énorme, la pluie qui dégringole à nouveau. Alors je ne suis pas mort ?

La pluie sur mes lunettes. Dans ma tête... Oh, les marteaux-piqueurs !

Chapitre 2

Il faut... que j'essaye... de bouger. Je dois... Je suis sans doute... brûlé. Paralysé.

Ramper ? Les... secours.

Marteaux-piqueurs, et quelqu'un s'approche. Mais je ne peux bouger la tête. J'ai toujours mes lunettes sur le nez ?

Une femme. Je ne vois pas sa tête, je suis à moitié aveugle. Marteaux-piqueurs, et... Bordel ! Je dois être mort sans doute : la femme qui s'approche de moi est une pin-up pulpeuse, en soutien-gorge de dentelle, culotte et bas noirs. Je la distingue en contre-plongée. C'est donc ça, la mort ? Le paradis ?

C'est le paradis malgré les marteaux-piqueurs : la femme dont je ne peux voir le visage voilé de noir – mes yeux ont dû griller à moitié, ou bien mon cerveau – la femme m'enjambe en riant et s'assied sur moi : elle pose son cul sur mon sexe enfermé dans mon jean, et je ne peux bouger mon corps. Je suis inerte, mais je ressens le poids de cette bombe qui vient de me chevaucher, je sens ses mains se poser sur ma poitrine.

C'est une vampire ? Elle va me sucer le sang ?

Elle peut me sucer ce qu'elle veut : je suis paralysé, immobile, consentant. Je suis mort, et elle a des seins de rêve dans son soutien-gorge un peu trop petit. Elle rit toujours et m'adresse la parole :

— Alors, tu sais maintenant ce que c'est, le coup de foudre ? Celui-là est spécial ! Je t'attendais.

Les marteaux-piqueurs diminuent leur concert meurtrier dans ma tête, mais je n'ai pas retrouvé la vision, le visage de la femme est dans l'ombre. J'essaie de parler, et je parviens à grogner d'une voix éraillée :

— Je suis mort ? Qui... êtes-vous ? Il faut... que... Ma voiture... Aidez-moi. Des secours. Repartir.

— Amzer zo ! s'exclame-t-elle en riant.

— Veut dire quoi ?

— Tu verras bien, faudra chercher ! répond-elle, hilare.

Je suis chevauché dans un orage tumultueux par une pin-up bretonne sans visage et dingue, et c'est bon de mourir comme ça. J'ai une belle érection. Pas paralysé de partout.

— Glac'haret, ne t'inquiète pas, tu n'es pas mort, mon trésor. Tout ce que tu vas voir, c'est la réalité qui l'a voulu, qui le nourrit, mais une réalité élastique. Les réponses promises, tu sais ? Tu es joueur ; j'ai envie de faire l'amour...

— Les réponses ?... À quoi... ? Pas... de questions à ce point-là... moi. Je vais bien, avant... de venir ici, en tout cas...

— C'est un jeu, mon chat : je te donne une clef, il faut trouver la serrure. Mad eo ?

— Evel just.

Je frissonne. J'ai parlé une langue que je ne connais pas, sans réfléchir. Je n'ai pas compris sa question, mais j'y ai répondu d'instinct, sans comprendre ma réponse. Je suis très mal barré !

— Tu es une fée ?

Elle rit. J'aperçois une belle bouche rouge, et puis elle glisse quelque chose dans ma main, referme les doigts et se relève.

— On fait pas l'amour ? je demande, déçu de ne plus sentir son poids et sa chaleur sur mon bassin, sur mon sexe en érection.

— Je ne t'abandonne pas. Les portes ne se referment pas.

Et puis elle disparaît de mon champ de vision limité, et...

BAM !

Je m'envole plus loin, achevé sans doute, et retombe lourdement, rebondis durement en criant, roule au sol. Je sens les pierres, une vive douleur au bras, à la cheville, un coup sur l'oreille. Bordel, je ne suis pas mort : je morfle, au contraire, en vrac après une chute de fou !

Tout étourdi et douloureux, je ferme les yeux pour récupérer, essayer de récupérer des forces avant... avant de faire le point sur ce qu'il reste en état de marche chez moi. Oooooh ! Deux fois foudroyé dans un cimetière breton, avec un intermède pin-up assez agréable mais bien entendu incompréhensible.

Mon mal de tête a disparu. J'ouvre les yeux, j'ai ma vision complète. Waow... je peux bouger la tête ! Mes lunettes, intactes. Impossible ! Je parviens à rouler sur le côté en grimaçant de douleur, à déplier un bras pour me redresser un peu en grognant. J'ai mal à l'épaule, mal partout... Je regarde dans mon poing serré ce qu'a glissé la femme sans visage. Une petite clef. Ah oui... la serrure. Je mets la clef dans ma poche. On verra plus tard.

J'observe le paysage, stupéfait. En d'autres circonstances j'éclaterais de rire, tellement c'est absurde : la mer devant moi, en contrebas de la petite falaise, et dans la nuit éclairée ça et là par les éclairs déchaînés, j'aperçois les croix du cimetière, mais très loin, et la silhouette de la maison, encore plus loin : mon vol plané est impossible, je suis au moins à 300 mètres de la grille que j'ai passée avant d'être cueilli par le premier éclair et que Wonder Woman ne vienne me raconter des trucs obscurs en riant !

Je suis un peu douloureux, mais pas éparpillé, pulvérisé comme après un coup de foudre et un vol de 300 mètres dans les airs, comme si j'étais tombé de la Tour Eiffel. C'est ridicule, impossible ! Mais tout est... impossible, sans doute depuis le mec sur la route avec son costume.

J'essaie de me relever en geignant à cause des douleurs qui me traversent le corps – mais rien de mortel sans doute – et du coin de

l'œil j'aperçois quelqu'un, vers le bord de la falaise : une silhouette de femme... en train de prendre des photos.

Je crie au milieu des grondements de tonnerre, et je vois la femme tourner la tête vers moi, chercher, et ranger précipitamment son appareil dans ce qui doit être sa housse autour de son cou avant de se mettre à courir vers moi. Ouf, enfin quelqu'un de normal avec des réactions normales, et qui a l'air de ne pas sortir tout droit d'un film fantast... Mais je me fige de stupeur en dévisageant la jeune femme qui approche en courant. CE N'EST PAS POSSIBLE : c'est une de mes étudiantes parisiennes. Enfin, plutôt une ancienne étudiante : Margot.

Mon cerveau endolori n'arrive pas à admettre ce que je vois : Margot en train de courir sur la lande pour me rejoindre au milieu de l'orage. Ça ne peut pas exister. Qu'est-ce qu'elle fout là ? Au milieu de ce moment impossible, ce qui me rassure un peu, c'est qu'elle aussi, quand elle comprend que c'est moi, a l'air totalement stupéfait, cesse de courir et me lance :

— Toi ? Hein ?... Mais qu'est-ce que tu fais là ? C'est toi ?

Et puis elle se précipite à nouveau vers moi.

— Tu es tombé ? Ça ne va pas ?

— Oui, il se passe... des trucs bizarres, toi y compris...

Elle s'accroupit près de moi, le visage tendu d'inquiétude.

— Ça va ? Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je me baladais en Bretagne, je suis tombé en panne, pas loin, et... la foudre. Je me suis pris la foudre.

— Quoi ?

Elle ouvre des yeux comme des soucoupes.

— Oui. Deux fois, mais je n'ai rien, je crois. Et toi ? Que fais-tu là ?

— De la photo. Je suis photographe, tu te souviens ? ajoute-t-elle en riant. Je photographiais l'orage sur la mer. Je suis en balade en Bretagne moi aussi, et on tombe l'un sur l'autre ; c'est dingue !

Je parviens à m'asseoir normalement. Elle me soutient, et sa réflexion, la pression de ses mains qu'elle laisse sur mes épaules me font me souvenir que cette fille... m'aime bien. Plus que cela, même : elle en pince pour moi. Mais pas le genre petite pince à sucre : plutôt les outils au bout des pelleteuses. Ça fait quelques années qu'elle me poursuit de ses attaques appuyées mais jamais complètement directes.

C'est plutôt agréable d'être au centre de l'attention d'une jolie fille au regard ému et qui rougit facilement, mais j'ai toujours fait attention, essayé de ne pas l'encourager à aller plus loin. Et là, je me retrouve seul avec elle je ne sais même pas où exactement.

— On est où, là ?

— J'en sais trop rien. Je suis partie de Bénodet ce matin, en m'arrêtant sans arrêt. Je sais pas du tout. T'en sais rien non plus ?

— Non.

— C'est chouette d'être tous les deux au milieu de nulle part, me dit-elle en rougissant, avec des yeux brillants d'émotion. Je suis tellement contente de tomber sur toi ! Je pensais à toi, ce matin...

Bordel, je sens que ça va devenir très vite très compliqué, là... Il faut que je change de sujet, sinon je vais avoir un mal fou à la désamorcer. Et même si les portes ne se referment pas et que la grille du cimetière est ouverte, cette grande nana sportive et en pleine santé n'aura pas de mal à me rattraper. Surtout que ça fait longtemps qu'elle me court après...

— Tu sais si la maison est habitée, là ?

— Ah non, je ne sais pas : la grille était ouverte, je suis entrée, je voulais faire des photos...

— OK. Il s'est passé des trucs bizarres, avant que j'arrive ici...

— Ah ?

— Un type, habillé chic, mais comme en 1950, qui marchait sur la route, qui parlait breton, et qui m'a dit... en français, des choses étranges...

— Ah bon ?... Raconte.

Elle s'assied en face de moi, intriguée. La séquence *Le Club des Cinq et le manoir breton hanté* va peut-être calmer un moment ses regards de braise. Je lui raconte, et elle s'exclame en riant :

— Les jolies choses surprenantes, c'est sans doute moi !

Merde. Je grimace un « Je sais pas, j'ai pas compris ce qu'il voul... »

— Tu me trouves jolie ?

Et il se remet à pleuvoir.

Allons bon. La scène du *Mépris* sur la lande bretonne... Je vais me retrouver piégé au milieu de nulle part.

— Dis-moi, insiste-t-elle, on est tous les deux, là, et je n'ai jamais osé te demander. Tu me trouves jolie ?

— Oui, Margot. Tu es une très jolie fille...

Elle devient toute rouge et me décroche un regard de volcan instable.

— ... mais je ne veux pas que tu te fasses des idées, tu sais... Je ne suis pas...

— Pas quoi ?

— Pas libre.

Elle a un petit sourire :

— Je sais bien, et tu sais bien, toi, que je me fais des idées, comme tu dis. Et tu sais que c'est plus que cela, et depuis longtemps.

— Oui, j'avais... deviné, je réponds avec un petit sourire gentil.

— C'est pas des idées, c'est que je suis... dingue de toi. Je ne rêve que d'une chose, quand tu es à côté de moi : de tes bras.

D'un seul coup elle s'empare de ma main, et avant que je n'aie pu la retirer elle l'embrasse doucement en la tenant fermement. Je me fige, crispé.

— Margot... Je t'en prie. Non.

— Pourquoi ?

— Tu le sais, pourquoi.

Je soupire et poursuis :

— Il faut pas. Ça mène à rien.

— Si. Tu es là, et moi aussi. Et...

Et Margot plaque ma main sur son sein gauche en éclatant de rire. Son tee-shirt est mouillé. Elle me tient fermement le poignet. Je cabre mes doigts en arrière, mais la rondeur de son sein emplit ma paume.

— Arrête !

— Je n'attends que ça, que tu me touches ! Que tu profites de moi, complètement ! Je suis là, j'attends, et toi tu ne me touches pas... Vas-y, profites-en !

— Non !

J'arrive à retirer ma main d'un mouvement brusque et à reculer, me mettre debout, hors de portée, le cœur battant la chamade.

— Margot, t'es folle ! Et puis... et puis... tu ne vas pas me forcer, quand même. Merde, c'est quoi ce... ce délire ?

— Ce délire, c'est mon désir. Depuis des années. Pourquoi tu veux pas de moi ? J'ai largement de quoi te faire bander bien comme il faut, tu sais ?

— Non mais ça va pas ? C'est... c'est pas possible, tu le sais bien, bon sang !

Elle relève son tee-shirt au-dessus de ses seins. À la lueur des éclairs, je vois son soutien-gorge vert foncé, bien rempli. Putain, tout cela est adorable, mais...

— Mais NON, Margot, je suis ton prof !

— Non, t'es plus mon prof. Je suis dans ton école mais plus dans tes classes. Monsieur a des grands principes déontologiques ? raille-t-elle. Je ne te veux aucun mal, je ne parlerai jamais de cela. Ce sera notre secret. Tu veux pas réfléchir plutôt... à l'occasion qui se présente ? ajoute-t-elle en baissant la dentelle de son soutien-gorge sous ses seins.

Mon sang se fige.

— Écoute, stop. Vraiment. Tu es très... attirante, ce n'est pas la question, mais... ce n'est pas possible. C'est pas une question

de... ne pas en parler, de secret. Essaie de me comprendre. Il faut... que je parte, c'est mieux.

Elle sourit avec ironie et presse ses seins dénudés entre ses mains. J'essaie de ne pas regarder ce spectacle objectivement affolant : il faut que je me barre d'ici ! Je ne vais pas lui dire au revoir, lui recommander de faire attention à elle. Je la regarde dans les yeux, elle me lance un regard de défi, plein d'ironie mauvaise et sexuelle, et je fais demi-tour. Elle éclate de rire :

— C'est pas par là, la sortie !... Hé, tu sais ? Je serai toujours sur ta route ! Et un jour, tu te rendras compte du temps que tu as perdu. Moi, je suis d'une patience d'ange... Bon courage, chéri ! conclut-elle en riant.

Effectivement, je suis parti vers la mer. Tant pis.

Il continue de tomber une petite pluie. Je vais surtout m'éloigner d'elle... J'ai le cœur qui bat trop fort ; je déteste ce qui s'est passé. Les émotions, les sentiments, le désir... si c'est coupé de l'autre en face, ça n'a aucun sens. Bien sûr qu'elle est mignonne et désirable, et tout, mais... je ne veux pas ! Et bon sang, si c'est pour m'amener à capituler, quelle victoire elle remportera ?

Mmm, les choses sont plus simples et moins romantiques : elle en a marre d'attendre, et si je craque, tant mieux. Et si je regrette et suis noyé de culpabilité, tant pis, pas grave, elle s'en fout. Ce qui compte, c'est que mes barrières tombent. Pas ce que je ressens, pas ce que je refuse. Et je refuse cela, mais pas pour éviter la culpabilité : parce que l'envie n'est pas là, que la tentation n'est pas même envisagée par la partie lubrique de mon cerveau.

J'essaie de me concentrer sur la suite : sortir d'ici, rejoindre ma voiture, ou bien faire le tour de la propriété et réussir à aller frapper à la porte de cette maison. Je descends et prends le chemin vers la mer, je marche cinquante mètres et soudain je me fige.

Là-bas, dans l'obscurité je viens d'apercevoir... une religieuse. Mais elle fait demi-tour et disparaît.

Je tremble, ahuri et angoissé. Rien n'est normal depuis quelques heures. Rien.

La pluie cesse peu à peu.

Je suis en train de rêver ? Ou... j'ai eu un accident, je suis dans le coma, embarqué malgré moi dans un grand désordre intérieur de mon cerveau sous morphine ? Comment disait la jolie femme sans visage, déjà ? « Tout ce que tu vas voir, c'est la réalité qui l'a voulu, qui le nourrit, mais une réalité élastique. » C'est même du fromage fondu, bon sang !

Je jette un coup d'œil derrière moi, mais Margot a disparu de mon champ de vision.

Un problème après l'autre : trouver une sortie par la mer, à défaut revenir discrètement vers la maison.

Je poursuis ma route vers la mer, repense à la clef dans ma poche.

Je n'ai aucune envie de retomber sur Margot, mais... la femme pulpeuse, si mystérieuse, avec ses bas noirs, son rire, son pouvoir sur les éclairs qui m'envoient valdinguer à trois kilomètres sans me tuer... J'aimerais la retrouver, parler avec elle, lui poser des questions, faire l'amour avec elle. Même s'il est plus qu'évident qu'elle est une vision, une créature imaginaire de mon esprit. Ou... magique ? Surnaturelle ? Une fée ?

J'ai senti son poids sur moi, sa chaleur... Oui, peut-être que mes sensations... J'ai peut-être eu un vrai coup de foudre et perdu connaissance, imaginé tout cela avant de retrouver mes esprits 300 mètres plus loin.

Et Margot qui faisait de la photo ? Pile sur cette propriété ! Suis-je encore en train de rêver ?

Je regarde devant : je n'ai pas les réponses, contrairement à ce qu'annonçaient le gaillard sur la route et la femme sans visage. Je ne pense pas les avoir un jour : il faut que j'avance, même si je rêve, même si je suis dans le coma ou endormi dans ma Lancia.

Oh ! Est-ce que j'ai rêvé le chèque ? Ce serait une catastrophe !

Je me mets à rire tout seul, et puis j'arrive en surplomb de la mer et cesse de rêvasser, de m'interroger et de rire.

Ce que je vois à la lumière des éclairs qui semblent ne pas avoir cessé est surprenant, pour changer : sur la gauche, vers le sud, il y a une sorte de pont de béton soutenu par des câbles d'acier qui passe au-dessus d'une faille assez large qui entaille la falaise.

Les vagues qui s'écrasent sur les rochers noirs sont impressionnantes. L'écume blanche déchirée est phosphorescente dans la nuit orageuse. Le paysage est dantesque ; je me sens minuscule, si fragile... Mais c'est une possibilité de sortie : traverser ce pont inconnu et remonter ensuite vers la route : après le pont – qui est une sorte de simple et imposante poutre de béton – il y a un chemin qui serpente dans la lande, vers la route sans doute.

OK. Allons-y !

Je relève le col de mon manteau et m'engage résolument sur le petit chemin qui descend en méandres vers la mer. J'ai mal partout, et ça, c'est bien réel, pas de la fantasmagorie, mais je dois me presser de sortir d'ici. Je soufflerai et prendrai un bain chaud quand je serai à l'abri de ces visions étranges, revenu dans le monde explicable dont je peux raconter les limites, la beauté et les excès à mes enfants.

Plus j'approche de l'ouvrage de béton, plus il me semble à la fois étroit et gigantesque.

L'unique pylône, solide, sur lequel les câbles de soutien du tablier sont arrimés, de mon côté est rouge de rouille. Les câbles eux-mêmes sont rouillés, mais rien ne semble détérioré, rongé.

En regardant l'extrémité de ce pylône qui s'élève dans le ciel d'orage, mon ventre se serre d'angoisse : les éclairs, la foudre que j'ai prise déjà... deux fois peut-être, tout ça va bien finir par m'occire, me tuer, me griller sur place si elle se déclenche à nouveau sur moi, minuscule auteur parisien qui n'en demandais pas tant et qui adore échapper à la tempête.

Le tablier est une poutre de béton, sans garde-fou, rebord, ni rien. Du béton, deux mètres de large à peine sans doute, qui brille de pluie dans la lumière anarchique des éclairs.

Avec le vent qu'il y a et le vertige que j'ai, je ne me sens pas de traverser ce truc-là de nuit sous le tonnerre, mais il le faut, et j'essaie de calmer les crispations grandissantes de mon cerveau, la partie lucide qui se rebelle contre cette idée, mon cœur qui bat trop fort et mes nerfs qui se vrillent en pompant mon énergie musculaire.

J'ai les jambes en coton, et peut-être qu'il faut que j'arrête de déconner, que je fasse demi-tour, que je passe en trombe devant Margot en la saluant de la main, que je traverse le petit cimetière, passe la grille et aille finir mon thermos de café chaud à l'abri dans ma Lancia en mangeant mon kouign amann ?

Mais non. Il faut, bordel, que je traverse ce pont rudimentaire, emprunte le chemin juste derrière, à cinquante mètres devant moi, et après, à portée de main, là haut, la Lancia et le gâteau plein de beurre. Voilà. Un peu de courage !

Pour me détendre, je pense à l'âne de Shrek sur son pont de singe au-dessus d'un volcan, il me semble, et puis je m'engage sur le pont de béton en regardant devant moi, pas en bas comme dit l'ogre. Mais un coup de tonnerre plus violent que les autres me fait rentrer la tête dans les épaules et ralentir au bout d'une dizaine de mètres. Je ne veux pas m'arrêter, mais le vent siffle. Je me dis qu'il se renforce, que... que les éléments ne veulent pas que je traverse, et puis, et puis... l'erreur.

Je regarde à droite : les vagues en dessous, je n'entends qu'elles derrière le vent et le tonnerre. Les vagues, ces vagues énormes qui se fracassent dessous, gonflent et dégonflent en s'entrecroisant, en s'entrechoquant, qui grossissent et filent à toute allure vers la faille sous le pont étroit, sous moi : des explosions blanches, des courbes épaisses, mouvantes, brutales, profondes. Mon Dieu !

Je me fige, me plie lentement en deux pour ne pas... tomber, pour échapper au vent, pour toucher le sol de béton. Ne pas tomber, basculer, respirer, perdre mes lunettes. Je regarde encore les vagues à droite, en bas, dessous, et la surface déchirée d'écume et de forces qui jamais ne se reposent : la mer est perpétuelle.

Et soudain, un signe très bref que tout éclate de rire et se moque de moi et de mes peurs irraisonnées et si profondes : un éclair illumine violemment la surface grondante de l'eau, et j'aperçois le dessous, les rochers sous la surface qui tombent dans les profondeurs : c'est affreux.

J'ai toujours eu horreur des profondeurs marines ; c'est l'une des choses qui me glacent d'effroi. Non pas à cause des requins, des bestioles glissantes, gluantes et muettes qui peuplent les océans, car même si je n'aime pas particulièrement les méduses, je suis fasciné par le vivant. Non : à cause de l'insondable immensité qui s'étend verticalement vers l'obscurité, le froid et l'obscurité irrespirable dont la pression broie les corps étrangers de l'air libre, du soleil. Mon vertige absolu.

Petit, j'étais fasciné par le Titanic, légende de cette horreur-là, dans l'exemplaire d'avril 1912 de la collection de *L'Illustration* de ma grand-mère ; et *Le Grand Bleu*, plus tard, me faisait m'accrocher aux accoudoirs de mon fauteuil de cinéma plus férocement qu'un bon vieux massacre avec des outils de bûcheron.

J'essaie de respirer plus calmement, mais le vent et le tonnerre ne veulent pas me permettre de me faire une barrière mentale. J'arrive enfin à quitter la mer des yeux. Je regarde le sol de béton, puis du côté de la terre, à gauche : c'est pire. Indéniablement et définitivement pire dans le genre. J'ai la gorge trop serrée pour exprimer quoi que ce soit : la faille qu'enjambe ce pont, qui s'enfonce dans la falaise en la tranchant, forme une sorte de... caverne, un tunnel naturel que l'on a aménagé et renforcé il y a longtemps avec une voûte de béton et un quai étroit et haut des deux côtés de ce tunnel.

Il y a une petite lumière, genre veilleuse de sécurité, assez loin sur le côté gauche dans le tunnel qui, à part cela, est plongé dans l'obscurité. Mais la faible lumière et celle des éclairs plus ou moins proches et éclatants me font comprendre ce qu'est ce tunnel aménagé. Sa fonction, sa raison d'être : une base sous-marine.

J'aperçois une masse noire, arrondie et indistincte mais effrayante, à quai sur la gauche : ce n'est pas un navire. Un sous-marin, noir, qui sort à peine de la surface sombre de ce boyau que les vagues tentent de remuer. Mon regard fixé sur le monstre caché que je n'avais pas vu, que je n'aurais jamais pu imaginer dans un endroit pareil, je cherche à retrouver mon souffle.

D'un côté, le froid des fonds marins qui plongent dans le vide insondable, de l'autre cette chose noire qui emmène et camoufle l'homme sous la surface, voyage silencieux.

Je ferme les yeux.

Le calme, la vie.

Je suis en vie. L'énergie. La chaleur. J'ai moi aussi un réacteur nucléaire en moi, que je bricole tout seul, et ça fonctionne bien.

Et puis l'instinct de survie surgit : Daniel Craig !

D'un seul coup je pense à James Bond, Daniel Craig dans... C'était quoi déjà ?... *Casino Royale*. Au féminin, « Royale ». James qui fait le con sur une grue de chantier, et même sur deux grues. L'horreur aérienne, absurde, extrême. Autrement plus dangereux et effrayant que mon petit pont de béton large, immobile et pas à claire-voie !

Je souris, et convoque Daniel Craig.

Il sourit lui aussi, se moque de moi gentiment. Il marche sur le pont à ma rencontre, bien tranquillement, un peu au bord pour rigoler. Costume chic et près du corps, chemise blanche, belle montre.

— Ben, relève-toi ! Un peu de courage... Je te sers à quoi, sinon, moi ? Debout, merde !

Je souris, prends ma respiration et me déplie lentement en position debout. Recouvrance de mes forces.

— Regarde pas la mer, regarde pas le sous-marin... Be yourself. Debout. Tu t'en fous, du vent, OK ? Tu le sais comme moi, que tout est possible... alors avance. Mais je te conseille de revenir en arrière, c'est moins loin.

Il sourit encore. Il a l'air d'un tigre. Il est le tigre qui est en moi : une représentation de la férocité qu'il me faut parfois pour poursuivre et me relever, pour avoir confiance en mes capacités. Je marche vers lui et lui demande pour changer de sujet :

— Si je reviens, il y a la fille qui m'attend, là...

— Trop jeune, laisse-t-il tomber. L'autre, en revanche, la fille en sous-vêtements... Waow !

— On est d'accord, mais elle n'est pas réelle...

— Et moi, tu crois quoi ? Que je suis vraiment là à t'aider ? Qu'en vrai je me balade sur le toit des trains ? Que je saute des avions sans parachute ? Si ça se trouve, je déteste les moustiques et les méduses...

Il éclate de rire. Il est vachement plus beau que moi, mais j'ai confiance en lui en moi.

— Retrouve-la, cette nana qui t'envoie de la foudre et qui te file des clefs... Bon, je te laisse, j'ai à faire... À la prochaine, dude.

Et il dégringole sur le côté, bondit sur les rochers comme un guépard et disparaît dans l'ombre.

J'atteins enfin, mon Dieu, l'extrémité du tablier : retour sur mes pas si pénible ! Mais je suis là, debout, vivant et soulagé. Aucune honte de ne pas y être arrivé : ce genre d'arrogance me glisse dessus, et je n'ai pas l'amour-propre absolutiste de mon père : j'avance tout de même, quitte à revenir sur mes pas. Le demi-tour est une vue de l'esprit.

Je souffle un peu et m'attaque à remonter le petit chemin, en remarquant que le tonnerre diminue – les éclairs aussi – peu à peu. L'orage s'éloigne. Je m'éloigne du pont. Je remonte sur terre.

Margot. Devant moi, qui sourit et m'interpelle :

— Désolée pour tout à l'heure !

Je ne réponds pas mais je lui souris aussi – je me méfie – et elle ajoute alors que je la rejoins :

— J'ai ma voiture, tu sais, on va sortir d'ici.

— Oui, bonne idée, merci !

Je suis soulagé, mais je ne suis pas loin d'elle et croise son regard... C'est pas gagné ! Elle a les yeux qui brillent trop, alimentés sans doute par son propre coup de foudre interne.

— On se barre d'ici, continue-t-elle en riant, c'est trop bizarre, et on essaie de trouver une chambre d'hôtes ou un hôtel...

Voilà, on y est : elle cumule le circuit fermé et l'auto-allumage... Je réponds en riant, sur le ton de la plaisanterie complice :

— Oui, mais tu te souviens que je ne suis pas libre, hein ?

— Ça... J'ai bien l'intention de tenter ma chance et de faire oublier tes grands principes, Monsieur le Professeur ! rétorque-t-elle aussitôt.

Je cogite rapidement entre me servir d'elle et de sa bagnole pour me tirer de ce guêpier étrange avant la mise au point qui devra venir et clore ses délires, ou bien dire stop tout de suite et me retrouver comme un con sur la lande, mais avec ma dignité intacte.

Mais elle m'aide à me décider en poursuivant :

— Je suis sûre qu'après une bonne douche chaude tu auras envie d'un peu de réconfort, et je sais être très très douce, tu verras...

— Non, ne continue pas. Je ne veux pas. « No way », comme dirait quelqu'un que je connais. Je ne vais pas faire semblant... Soit – écoute – soit tu acceptes qu'il ne se passera rien, tu veux bien qu'on l'on se barre d'ici ensemble et je t'en serais reconnaissant, toujours, soit tu ne veux pas comprendre, et... tant pis pour moi, mais il n'y aura pas de câlin-récompense.

— Ah ?... Pas ta main dans ma culotte ?

— Non.

— Ta langue, tes mains sur mes fe...

— Non, arrête.

— Tu es pédé ? Je suis inexplicablement moche, mais rien que pour toi, uniquement à tes yeux ?

J'éclate de rire mais je regarde avec une forme de tendresse le désarroi qui sort d'elle, brûlant.

— Tu es dans ma tête depuis si longtemps... je ne m'en sors pas. Dans mes nerfs, dans mes rêves, mon lit, ma douche, tu es...

— Margot, tu peux être en colère contre moi s'il le faut, si on doit en passer par là, mais je ne compte pas capituler. Ni par tentation, ni par bonté, ni par pitié, ni par faiblesse. L'équation ne changera pas entre toi et moi.

Elle me lance un regard épuisé, sans haine.

Le truc, maintenant, c'est que je ne la prenne pas dans les bras parce qu'elle est triste et toute perdue, hein ! Je lui dis « Bonne nuit, Margot. » et je poursuis mon chemin. Elle ne bouge pas. Je n'aime pas cela, mais je ne vais pas fuir.

— Hé !

Je me retourne, et elle me lance :

— Je suis désolée. Mais je peux pas te garantir que... je recommencerai pas à déconner, tu sais ? Tu m'en voudras pas ?

J'ai un petit rire. De toute ma gentillesse, je lui fais un signe de tête et continue à monter le chemin.

Au bout de cinquante mètres, je m'aperçois que l'orage est presque terminé. Quelques roulements lointains, et le vent semble avoir chassé les nuages et leurs éclairs : j'aperçois la Lune. Et... et aussi une silhouette, côté falaise, qui remonte comme moi vers le haut du terrain, semble-t-il, en m'observant de loin. Une femme, un peu ronde, en imper, avec un parapluie.

La propriétaire du terrain, de la maison ? Je bifurque et vais à sa rencontre, résolu à trouver une solution, à comprendre.

Mais c'est toujours pire, pour ce qui est de comprendre. Je connais cette fille qui me regarde m'arrêter en la dévisageant, stupéfait. Carole. Carole ?

Un imper fin, un petit chapeau, ses beaux yeux. Elle sourit et me lance :

— Bonsoir !

— Eeeeuh... bonsoir. Que fais-tu là ?

— Le hasard, rien que le hasard. Je t'ai entendu parler à cette fille, là. Une élève à toi ?

— Hein ? Oh... euh... oui.

— Elle te cherche, c'est ça, elle te veut ? Mais tu as été très bien, ferme et tout, bravo. Tu as une femme, il ne faut pas faire n'importe quoi. Tout bazarder. Moi aussi j'ai un homme, tu sais ? Je ne suis pas libre. Rien n'est possible entre nous. Tout va bien. Il faut faire attention ; c'est bien de réfléchir...

Je la regarde, ahuri. Elle ? Ici ? Qui raconte n'importe quoi ? C'est le signe que je dois être dans le coma ou qu'un étudiant a versé de la drogue en version bêta, comme ma voiture, dans mon mug de café. Il me faut répondre à son monologue, même si cette fille est une vue de l'esprit.

— Il faut réfléchir, OK. Mais pourquoi est-ce que tu m'apparais toute nue sous ton imper ?

Elle sursaute et je ris, lui lance un clin d'œil et fais demi-tour : on arrête les conneries. Je rentre à Paris, à pied s'il le faut, mais je pars cette nuit. Je pars maintenant.

J'enfonce les mains dans les poches de mon manteau et je me lance vers l'entrée de cette propriété d'un pas déterminé, bien décidé à me barrer de ce rêve de fou si totalement réel.

« Réalité élastique », comme disait la femme en bas noirs. Ah, ça...

Mes doigts jouent avec la clef qu'elle m'a donnée, au fond de ma poche. J'ai une idée idiote : peut-être qu'elle pourrait faire

démarrer ma voiture ? Je la sors de ma poche pour la regarder, mais il se passe... encore une chose bizarre. Encore.

Je ne peux pas ouvrir la main ; impossible. Mon poing est fermé sur la clef. Mes muscles refusent d'obéir à l'ordre de mon cerveau. Je m'arrête, pris de stupeur. Rien, je ne peux plus ouvrir la main ! J'essaie de retrouver mes esprits, me calmer. La route... marcher le long de la route, trouver une maison, une voiture, quelqu'un. Sortir d'ici !

Je m'élance vers la grille que j'aperçois sous la lumière de la lune. Le vent est tombé, le silence est impressionnant, on entend à peine la mer. Mais je dois... obligé, m'arrêter brusquement : mon bras droit au poing fermé est tétanisé, bloqué, les muscles douloureusement tendus, crispés, vibrants ! Je grimace de douleur, l'esprit en déroute, mais il faut que je comprenne... Je fais deux pas vers la grille et pousse un cri de douleur. OK, OK... OK ! J'ai compris !

Quelque chose, ou quelqu'un qui n'a rien de comparable à vous et moi, ne veut pas, non, que je sorte de ce terrain, de ce... rêve, de cette histoire ! J'essaie de respirer. Je recule de quelques pas et la pression qui rigidifie tout mon bras diminue. Bien. Il faut que je réfléchisse... Comme dit Carole, c'est bien de réfléchir.

La femme sans visage qui manipule la foudre en se marrant m'a donné une clef, qui est là dans ma main serrée à fond. Elle a dit... je dois me rappeler... « C'est un jeu, mon chat, je te donne une clef, il faut trouver la serrure. Mad eo ? »

Une serrure, bien sûr ! Ce n'est pas sur la route, pas sur un pont : dans une maison. Dans cette maison.

Je me tourne vers la grosse bâtisse qui impose sa silhouette sous la Lune et me mets en marche. Pas le choix, hein ! En même temps, il faut bien dire que personne dans ce rêve de drogué ne semble me vouloir vraiment du mal, ni ma mort... L'Ankou ne rôde pas par ici : juste un cimetière pour l'ambiance, une pin-up en bas noirs sous la pluie, une étudiante perturbée, une religieuse qui

n'est qu'une vision lointaine, un pont qui fait peur, un sous-marin planqué, une ancienne maîtresse avec des scrupules, une clef, et la foudre qui a décidé cette nuit de ne pas cramer les touristes parisiens.

Plus j'approche de la maison, plus mon bras se libère de la tétanie ; et ça m'amuse, finalement, cette invitation-déduction : Dracula a de l'humour pour inciter les visiteurs à venir en son manoir. Et je repense aussi à l'homme sur la route, qui est peut-être celui qui m'attend dans cette grosse baraque plongée dans le noir : « Si vous poursuivez par là, Monsieur, vous aurez des réponses : c'est votre chemin, et il est plein de jolies choses surprenantes. Suivez les indications et les gens. »

Chapitre 3

En m'approchant de la maison, je constate qu'elle n'est pas si lugubre que cela, et pas si obscure non plus. Elle ressemble moins à un manoir celte hanté par la Dame Blanche du coin et des druides sans tête – ou bien à la maison de famille de Dracula dans une vallée brumeuse des Carpates – qu'à une maison américaine d'un tableau de Hopper, en fait.

Sans doute pas un hasard, tant j'aime et connais bien ce peintre-là : je pense que tout cela est étrange mais pas hostile, que je vais sans doute comprendre ce que je fais là, dans ce coin-là de Bretagne qui ne doit pas figurer sur les cartes ni être visible des satellites américains qui photographient en continu les parcelles de la Terre entière pour tout savoir.

Je ne sais pas si je saurai tout, pour ma part, même si l'on m'a promis « des réponses », mais cela semble effectivement être mon chemin.

En approchant, je perçois des clartés derrière les hautes fenêtres du rez-de-chaussée. Oh, ce n'est pas Broadway ni la Foire du Trône, mais il semble que cette maison n'est pas vide.

Et la clef, que j'ai pu relâcher finalement dans ma poche, veut vraiment que j'aille dans cette direction.

Je grimpe les trois marches du perron et tire la poignée en cuivre bien entretenue d'une sonnerie désuète que j'entends retentir à l'intérieur.

Si je suis attendu, on veut me laisser croire que non : il se passe une minute au moins avant que je n'entende des pas, que j'identifie comme des chaussures féminines sur un sol dur, carrelage ou pierre plutôt que parquet. Tandis que l'on déverrouille la porte de bois sombre, massive et ouvragée, j'ai un irrépressible sentiment de trac, lié directement à l'étrangeté de cette nuit et ces événements fantasmagoriques qui semblent n'exister que pour moi, et ce dans un but qui m'échappe complètement.

Mais... les réponses, c'est pour quand ?

Quand la porte s'ouvre, j'ai un choc, et ce ne sont pas des possibilités de réponses que j'entrevois, mais comme ce fut le cas sans arrêt depuis que j'ai discuté avec l'homme sur la route : plutôt une cascade de questions stupéfaites, et l'impression d'être le jouet d'une farce de la part d'un magicien qui me connaît bien et semble s'amuser comme un fou à me dérouter et faire vaciller mon équilibre mental.

Devant moi, il y a Hélène habillée en petite bonne. Pas bonniche de film porno avec minijupe, porte-jarretelles apparents, décolleté en plastique et escarpins impraticables, non : bonniche stylée à l'ancienne, à peine maquillée. Hélène, avec ses lunettes, son regard tranquille légèrement ironique. Rousse, si jolie, apparition impossible, plus impossible encore que toutes les autres. Surtout qu'elle a vingt ans, là devant moi, petit sourire aimable et convenu : c'est une comédienne stupéfiante, toujours.

— Bonsoir, Monsieur. Vous êtes... ?

Encore sous le coup de la stupéfaction, j'ai alors une confusion mentale énorme, un trou dans le grillage, et je me dis que NON, que je me trompe, que je m'abuse tout seul, que c'est moi l'imposteur, moi qui me fais des idées et qui suis en dehors de la réalité.

Il y a je le sais un type de rousses avec ce genre de bouche bien dessinée et ce menton volontaire, et cette couleur de cheveux orange sombre. Je le sais parce que j'ai régulièrement frémi, durant toutes ces années, en croisant l'une d'elles qui n'était pas Hélène.

Cette fille a vingt ans et elle, Hélène, elle aurait... un an de moins que moi. C'est idiot, je ne comprends rien, je... Je donne donc mon nom, le bafouillant un peu, d'une voix incertaine, en la dévisageant avec sans doute l'air stupide, et stupidement j'ajoute :

— Je suis tombé en panne, juste à cô...

— En panne ? Toi ?

Et elle éclate de rire. La garce. Garce et pétillante, insupportable et craquante, toujours.

Mais... toujours ? Non, elle n'existe pas : elle échappe au temps, c'est une représentation. Le temps et la continuité, le toujours n'existent pas puisqu'elle est là, et forcément – quelle bizarrerie – forcément toujours la même.

La Bretagne, Hélène, tout est logique. Je suis englué dans je-ne-sais-quoi, entre le rêve, le coma et le jeu vidéo expérimental introspectif. Au moins, elle me regarde, cette représentation, et semble réagir et interagir avec moi : autant que je m'adresse à elle qui m'accueille dans cette maison.

— Je pensais avoir réglé...

— Quoi ?

Elle s'approche, tout près. Je recule. Elle se marre, et je reprends :

— Non, pas avoir réglé le problème, mais... avoir trouvé une place pour toi... en moi.

— Eh bien, alors bravo ! rigole-t-elle. Eh bien oui, mon bébé : j'ai ma place en toi puisque tu es tombé en panne et que je suis bonniche dans un manoir breton, avec un petit tablier, et que tu me fais rire en te demandant ce que je fous là et quel âge j'ai...

— Et quel âge as-tu ? Que fais-tu là, dis-moi ?

— Quand on est folle, on a toujours quinze ans, et... je fais rien que deees bêtises-heu, deees bêtises quand t'es pas là... conclut-elle en chantant avec une voix de gamine.

Et elle repart à rire.

Je la regarde, l'esprit en déroute, et lui demande à quel moment ai-je bien pu quitter la réalité.

— Sans doute assez tôt, décrète-elle en souriant gentiment. Tu n'es pas un type normal. Mais... ma patronne a l'air de bien aimer.

Je fronce les sourcils et essaie de savoir si elle plaisante.

— Ta patronne ? Je la connais ? Celle qui... habite ici ?

— Ici est ailleurs. Est : eu-esse-thé. Higher. Hache-i-gé-hache-eu-air. Elle parle très bien anglais, tu verras. Je ne suis qu'une petite gourde de paysanne bretonne, moi, et ça m'impressionne.

Elle rit avec moi et poursuit en me regardant bien dans les yeux. Je connais ce regard.

— Ou bien une hôtesse de l'air accommodante, ou une babysitter obsédée... Il y a plein de pièces dans cette maison... Tu veux qui, tu veux quoi ?

— Je ne veux pas, je ne veux plus. Je ne peux pas plus.

— No puedo màs.

Je frémis, et reprends pour contrer ses dérives :

— Ta patronne... Qui est-ce ? Je la connais ?

— Elle va te plaire, m'assure-t-elle mais toujours sans me répondre. Mais... dis ?

— Oui ?

— Tes copines, là, de ton fan-club, elles restent dans le jardin ?... Mmm... Remarque, si t'es dans le coin, elles vont pas attraper froid...

Hélène se met à rire, et son rire se transforme en un sourire triomphant et possessif, celui qui me donnait des frissons. Cette nuit, cependant, ce sourire ne me concerne pas.

Et puis elle lance en ouvrant la porte et en s'effaçant comme il convient pour me laisser entrer :

— Madame vous attend, Monsieur.

Elle me précède en roulant un peu du cul, exprès.

Je me demande si c'est un fantôme, si elle est morte. Je me suis parfois posé la question.

Nous traversons le petit vestibule de l'entrée, puis nous arrivons dans un vaste hall très haut de plafond, construit autour d'un bel escalier ancien donnant sur le premier étage par une large coursive. Des tentures, des grands miroirs, des lustres... Un tapis ancien magnifique.

Nous allons à gauche de l'escalier, et elle ouvre une haute porte qui donne sur une pièce chaleureuse dans laquelle je m'avance. Une table dressée avec deux couverts, de jolis verres en cristal, des bougies et tout. Il y a un lustre là aussi, plus petit que celui du hall d'entrée, une belle et majestueuse cheminée sur la droite, et... une chose surprenante et très visible dans un angle du fond de la pièce à gauche : un arbre de Noël avec de belles décorations bleues et vertes.

Un sapin de Noël. Fin mars. Fin mars ? Je refuse de m'étonner.

Dans la pièce, il y a aussi un beau tapis sur le parquet ancien, un sofa confortable, des fauteuils Voltaire. Pas de rideaux aux fenêtres anciennes, côté gauche de la pièce, qui donnent sur la mer, la falaise. J'aperçois au loin dans l'obscurité de la nuit la ligne d'horizon presque invisible de l'océan.

Et puis dans cette grande et belle salle à manger, une femme en robe rouge, qui me voit et marche à ma rencontre en souriant.

Elle a un sourire délicieux, et des yeux magnifiques qui me dévisagent. J'ai du mal à trouver quoi dire en la regardant venir à moi, mon cerveau ramolli patauge. J'ai le cœur qui bat trop vite sans que je ne puisse me l'expliquer, ça aussi. Boum-boum... Sauf que, boum-boum, cette femme est très belle et me couve du regard : un sacré regard. Et son corps de femme dans sa robe rouge foncé, un corps ondulant et courbe qui appelle les caresses, les mains sur sa taille... Je dois reprendre mes esprits, même si la réalité m'échappe. Retrouver une logique alors que cette femme vient à ma rencontre. Mais elle me lance deux mots qui me permettent de sortir un peu de mon état d'effarement :

— Bonsoir, bienvenue.

— Bonsoir, je suis désolé de vous déranger... je suis tombé en panne. L'orage... Tombé en panne juste...

Elle sourit. Un sourire parfait, des dents parfaites, un sourire glamour de publicité des années cinquante, rouge à lèvres impeccable, mais avec une suavité vivante qui m'envahit le cerveau. Son visage, ses yeux légèrement ironiques qui me regardent me débattre immobile, ses yeux dans lequel je vais me noyer si je ne réagis pas.

— ... juste devant chez... vous. Enfin... pas loin, pas juste devant. Enfin, en panne, quoi. L'orage... L'orage de tout à l'heure...

— Je vous attendais.

— Ah... parce que je me suis... promené sur le terrain ? Vous m'avez v...

— Non, rit-elle, parce que c'est ton chemin !

J'accuse le coup, je regarde son cou, son collier contemporain, sa peau, et son rire se télescope avec ce qu'elle vient de dire, qui fait référence à ce que m'a dit l'homme sur la route : elle me tutoie, elle sait tout de moi, elle s'amuse.

Un rêve de drogué dans lequel tout est réel, mais réellement fou ? Je ne sais pas.

Hélène prend mon manteau et repart de la pièce.

J'entends soudain des cris et des cavalcades d'enfants dans la pièce à côté, derrière une haute porte au fond de cette grande salle à manger. Je lève un regard interrogatif vers la femme qui me reçoit.

— C'est ma vie quotidienne, derrière cette porte... annonce-t-elle en me tournant le dos.

Magnifiques fesses. Je la regarde se rendre devant une chaîne design près de la cheminée, et tandis qu'elle cherche dans un alignement de CD, j'ai une pensée soudaine : une porte ? Et je m'exclame malgré moi : « La clef ! », ce qui fait rire et se retourner mon hôtesse aux beaux yeux clairs, qui me lance :

— Naaaan, cette porte n'est pas fermée à clef, mais c'est moi seule qui l'ouvre. Mais... je t'inviterai peut-être un jour à la passer avec moi.

— Un jour ?

Interdit, je la dévisage qui me sourit, un peu narquoise, et je m'esclaffe à mon tour :

— Spécial migraine. Les portes fermées, les clefs et les phrases à tiroirs ! Je suis tombé dans quel rêve, au juste ?

— « Sweet dreams are made of this », tu te souviens ? me répond-elle en souriant, un sourire doux et éblouissant qui me rend confus malgré moi, comme une promesse de frissons.

— J'ai adoré cela. Annie Lennox. Et... *Midnight summer dream*, aussi, des Stranglers.

— Ouiiii ! s'exclame-t-elle. Ce n'est pas encore l'été, mais... Oh, il y avait une autre chanson sur cet album...

— *Feline.*

— Oui : Feline. Une chanson que j'aimais. *Let's Tango in Paris.* Mais justement...

Ses pensées rebondissent joyeusement en tous sens, comme une petite fille heureuse. Sa voix est pleine de modulations joyeuses et mouvantes, une voix fascinante et énergétique, et puis elle glisse un CD dans la chaîne avant de reprendre avec une question stupéfiante :

— Tu danses le rock ?

Je la regarde, immobile, complètement déstabilisé par ce qu'elle vient de me demander.

Le rock ? J'ai appris à le danser il y a des années, consciencieusement, par nécessité acquise plutôt que par passion innée. J'y ai pris goût, et du plaisir, mais... il y a si longtemps !

— Je ne suis pas sûr que... je sois un cavalier très compétent, très intéressant, non...

— Ça ne s'oublie pas, tu verras. Et c'est danser avec toi qui m'intéresse, moi, pas la perfection technique.

— Comment vous savez que je n'ai pas dansé depuis longtemps ? je lui rétorque en fronçant les sourcils. Je ne vous ai pas dit cela...

Elle éclate de rire gentiment et prononce mon prénom avec tendresse, puis elle dirige la petite télécommande vers la chaîne où apparaît une lumière bleue, et j'entends l'intro de... comment s'appelle cette chanson... ? Dire Straits... Ah oui : *Twisting by the Pool*.

Elle s'avance vers moi. Je ne sais rien d'elle. Elle veut danser avec moi, et j'ai un moment de panique, à essayer de me rappeler... la ligne de danse, les pas chassés. 1-2-3, 1-2-3... Oh merde ! La chanson en question a de surcroît un rythme soutenu : pas l'idéal pour reprendre la danse après trois ans d'interruption, un truc comme ça. Et même très casse-gueule.

Pourquoi vais-je me rendre ridicule de maladresse avec une femme que je ne connais pas dans un endroit qui n'existe pas ? Qu'est-ce que je fais là ?

Et puis... les vertus de l'action : se jeter à l'eau en se disant que, de toute façon, rien de tout cela n'est vraiment possible, rien. Alors rien n'est impossible non plus. Je me dis que cette femme-là est spéciale, que tout cela me plaît, que c'est tellement dingue qu'au centre de cette comédie onirique il doit y avoir – c'est évident – un noyau énergétique qui rayonne, et qu'il est temps que j'ouvre la porte du réacteur. J'ai la clef de cette porte-là : son sourire. Elle semble avoir confiance en moi.

Je prends sa main, petite, aux ongles impeccables. J'ai le trac, mais réponds à son sourire en essayant de calmer les crispations de la partie opérationnelle de mon cerveau, celle qui agit mais qui est en panique : comment on fait, déjàààààà ? C'est à l'homme de diriger. Il faut que j'agisse et oriente le mouvement, que je décide, que ma volonté se concrétise en combinaisons rythmées de mouvements qui se coordonnent.

Et c'est parti. Je fais cela.

Au début je suis raide, trop concentré, et j'ai du mal à combiner tout cela avec fluidité, mais la femme (comment s'appelle-t-elle, je ne sais même pas !) me sourit et m'aide sans chercher à prendre le dessus. Elle accompagne mes efforts, et son regard verse sur mes appréhensions un sirop tiède de confiance.

Peu à peu je sens que nous partageons quelque chose ensemble, de joyeux et d'intime en même temps, et je me permets de sourire. Je donne plus d'élan ; nos bras dans les mouvements échangés appuient le rythme pour enrouler les passes. La danse est là et nous enveloppe. Que c'est bon de retrouver ces sensations !

Et puis sur une combinaison plus vive et plus osée, elle se met à rire, un éclat de rire bref, du bonheur qu'elle m'offre joyeusement, et mes dernières réticences tombent. Elle s'enroule dans l'espace, sa robe tourne, ses cheveux... Je croise la vision de ses jambes, et son regard brillant. Je suis le moteur imprévu et stupéfait de cette merveille aux joues rouges qui rit silencieusement, et... fin de la chanson. Elle tourne et vient se caler à mes côtés, enroulée dans mon bras autour de sa taille. J'ignore totalement le nom des figures, mais terminer comme cela, c'est parfait.

Je la regarde en riant, et l'intensité de ses yeux me cloue sur place. Son visage est tourné vers le mien, tout proche ; je sens la chaleur de la danse qui développe et épanouit son parfum. Ma main posée fermement sur sa hanche, nous nous figeons tous deux.

Et puis c'est irrésistible : ma main gauche monte lentement vers sa joue que je caresse avec prudence. Elle ne réagit pas. Elle me regarde, mais son souffle est chahuté.

Sa peau est douce. Je regarde sa bouche rouge entrouverte et m'en approche. Elle ne bouge toujours pas : aucun mouvement de recul. Elle tremble un peu au creux de mon bras, me semble-t-il, mais ce sont sans doute mes propres frissons dont les vagues concentrées traversent mon corps serré contre son flanc. Étrange position : nos corps côte-à-côte tournés vers la grande cheminée

au fond de la grande pièce, mon bras au creux de sa cambrure, mon visage qui s'avance vers le sien, immobile.

Premier baiser.

Sa bouche est inerte et chaude, son corps frissonnant, tendu et essoufflé contre le mien, et ses yeux sont des lance-flammes d'émotions silencieuses pointées sur moi. Je suis dévoré par cette lumière, et pose un second baiser sur cette bouche offerte en respirant le parfum de son rouge à lèvres.

Et puis, merde, un coup rapide à la porte : Hélène entre avec un plateau chargé de je ne sais quoi, et a un éclat de rire silencieux en nous découvrant enlacés ainsi.

— Veuillez m'excuser, Madame, pouffe-t-elle avec un air faussement coupable.

— Un... apéritif ? sourit la femme dans mes bras en me transperçant de son regard tendre.

— Avec plaisir ; je n'attendais que cela, en fait. Youpi !

Elle rit mais reste au creux de mon bras tandis qu'Hélène dépose sur la table son plateau. Je reconnais des mojitos, des feuilles de menthe et des petites parts cubiques de tortilla.

— Ce n'est pas un apéritif typiquement breton, ça ! fais-je remarquer en riant tandis que la femme se détache de moi et lisse le bas de sa robe en répondant à mon rire.

Elle a encore les joues rouges et le regard chaviré.

— Je me suis dit que ça te plairait... Tu n'es pas très pemoc'h, il me semble...

Comment est-il possible que je comprenne ce qu'elle me dit en breton ? Je ne sais pas, comme je ne sais pas comment elle sait que je ne mange pas de viande. J'attends qu'Hélène, après un regard narquois genre « Amusez-vous bieeeeen ! » ait disparu pour suivre mon hôtesse rock'n'roll à la grande table et lui demander :

— Vous me connaissez... Tu me connais. Comment ?

— Nous allons l'un vers l'autre, lance-t-elle avec un sourire mystérieux avant de me tendre mon petit verre glacé.

— J'ai envie de toi.

Elle a un éclat de rire ravi et lève les yeux au plafond avant de me répondre avec un ton moqueur :

— Tu es fou.

— C'est ça le secret, la clef : je suis... devenu fou ? J'ai perdu conscience ?... On m'a bourré de calmants et d'antidépresseurs, et... je flotte, c'est ça ?

Elle me regarde avec tendresse et amusement :

— Non : la clef, tu l'as dans ta poche.

— OK, c'est un jeu, et je bois un mojito avec toi. C'est quoi, ton prénom ?

— Devine !

Je mâche une feuille de menthe et je me marre.

— Il y a une récompense si je trouve ?

— Sans doute. Sur la ligne de danse, il y a une jolie promenade à faire...

J'essaie les prénoms bretons, mais non, elle secoue sa jolie tête. Quelques autres prénoms, en mangeant de la tortilla. Elle me ressert un mojito. J'ai la tête qui tourne un peu, juste ce qu'il faut d'agréable. Je la regarde, sans cesse. C'est du miel tiède, de la regarder.

Et puis Hélène frappe discrètement à la porte et arrive avec l'entrée. Nous passons à table. Je prends place sur un joli siège ancien tapissé de velours. Nous ne sommes pas en face l'un de l'autre, mais à un angle de table, tout proches, et je vois alors...

Une soupe délicieuse, qu'elle a cuisinée, avec des petits morceaux de pain d'épices qu'elle coupe pour moi en riant.

... je vois alors le grain de beauté de son décolleté, sur son sein droit. Je ne vois plus que lui.

La femme ne me quitte pas des yeux. Je suis traversé par son regard doux, d'une infinie douceur espiègle.

Elle me connaît, alors durant ce repas je ne raconte pas ma vie – elle semble la connaître – ni mes souvenirs : elle n'en ignore

rien, je suis sûr. Nous ne parlons pas d'elle non plus – même si je devine des choses au fur et à mesure – mais de choses si variées que nous rions sans cesse, du moins quand son grain de beauté ne vient pas brièvement mais sacrément embourber mes différents cerveaux dans ce miel tiède, justement, de contemplation ahurie.

Quand arrive le plat principal, un risotto merveilleux, qu'elle me détaille parce qu'elle l'a cuisiné... pour nous, sans doute ? Je ne sais pas... Je reprends mes tentatives de trouver son prénom en me basant sur l'âge qu'elle doit avoir et les prénoms en vogue à ce moment-là.

Elle s'amuse, et puis j'en fais le tour sans trouver, mais... ah oui, j'en ajoute un, et son regard s'éclaire d'un éclair. Elle a une si jolie bouche que son sourire me tue !

Elle a rougi un peu. J'ai le cœur qui fait un bond.

— Tu as trouvé.

— J'ai droit à un baiser ?

— Si tu as bien fini ton dessert, après, on verra... peut-être... plaisante-t-elle en fronçant un peu les sourcils.

Je fonds.

J'ai envie de la toucher, de la caresser, qu'elle ne bouge plus contre moi, essoufflée et immobile, comme un oisillon effarouché. Envie de ces sensations jamais explorées, de son parfum.

Le dessert – une crème de mascarpone à l'orange – arrive sur la table roulante qu'amène Hélène avec son sourire aiguisé d'ironie délicieuse. Mais il y a quelque chose sur cette desserte qui me fait sursauter, même si je suis prêt à voir et vivre les impossibles les plus farfelus.

— De la confiture... Non, je rectifie : de la marmelade d'orange... de... ma mère ?

— C'est délicieux avec ce dessert, et cette crème est un dessert de rêve de ma propre mère, tu sais ?

— Mais comment... as-tu eu... ce pot ? Elles se connaissent ?

Ma question déclenche une joyeuse hilarité chez elle, et elle me répète que je suis fou.

Ça se confirme donc.

Sur la crème en coupe individuelle, il y a à nouveau une feuille de menthe. Je déguste le dessert sans un mot, en regardant la femme qui me regarde, toute proche. Tout est délicieux.

— Veux-tu un thé, un café ? me demande-t-elle quand j'ai terminé.

— Un thé à la menthe, peut-être... Mais non, je voudrais...

— Oui ? demande-t-elle. Visiter la maison ? propose-t-elle avec espièglerie (je dois avoir l'air de désirer autre chose, je pense).

— Je te suis où tu veux. Ce dîner était une merveille, tout simplement une merveille. Il paraît que, de toute façon, je suis sur mon chemin. Je dois suivre les indications... te suivre. Montre-moi.

Elle se lève. Je vois ses seins bouger dans son décolleté. Son grain de beauté m'hypnotise. Il est là pour ça, c'est sa fonction, sa raison d'être : faire de la bouillie avec la continuité de mes raisonnements, me laisser comme un idiot.

Chapitre 4

Avant de sortir, je désigne le grand sapin de Noël, mais je ne sais exactement comment formuler de façon cohérente ma question sur sa présence totalement farfelue en cette période de l'année. Mais elle a un petit rire ; elle a bien saisi ma perplexité :

— C'est demain le 25 décembre.

Plutôt que de nier cette absurdité, je perçois soudain le symbole et peut-être ce qu'il cache, ou plutôt révèle.

— On est... on est toujours la veille, c'est ça ? Le jour ne va jamais arriver, le jour des cadeaux à venir. C'est l'attente perpétuelle que... tu aimes ?

— Attendre peut être délicieux, répond-elle en caressant ses bras croisés. Mais pas tout le temps, non. Il va arriver. J'aime les promesses qui se réalisent. Et puis l'excitation des cadeaux, les yeux qui brillent. Viens.

Je la suis. Elle m'entraîne vers la porte de la salle à manger et je retrouve le hall d'entrée de la maison. Je n'ai aucune idée de l'heure qu'il est, mais peu m'importe. C'est la nuit, un territoire qui échappe au temps, à la morale, aux explications. Et le temps, en cela, est suspendu et élastique, il navigue avec moi mollement dans cet espace sans doute onirique qui nourrit mes sensations bienheureuses.

Le grand escalier que la femme monte m'évoque celui du Titanic, mais je m'amuse de cette idée quand elle survient. J'admire le mouvement lent de ces jambes, de ces hanches, le balancement de

ce cul. Elle me jette un œil un peu moqueur. Roulement, cadence lente : elle se sait observée, et semble aimer cela.

Nous montons, et l'équivoque aussi – et le trouble – mais nous gardons le silence. Je regarde le décor de cette maison bourgeoise, ancienne, qui m'évoque la maison bourguignonne de ma grand-mère, avec une ampleur étonnante des volumes intérieurs qu'elle n'avait pas : c'est un manoir, ici.

Je suis mon hôtesse sur la coursive à gauche en haut des escaliers, cette jolie femme si attirante dont les talons claquent doucement sur le parquet de chêne. Sa démarche est tranquille, et la douceur irradie son regard et son petit sourire. Elle est pleine de tendresse : c'est sa nature, je le sens. Et de tendresse pour moi : mon cœur qui bat plus fort que d'habitude en sait quelque chose.

Arrivée au milieu de la coursive, elle pousse une haute porte couleur amande aux belles moulures de bois (Empire ? je ne sais pas), et nous nous retrouvons dans un petit vestibule : le mot « antichambre » s'impose à mon esprit qui se trouble à l'évocation immédiate de la chambre qui doit suivre...

Sur la gauche, il y a un fauteuil Voltaire, et sous un miroir doré, contre le mur tapissé, une console élégante sur laquelle est posé – de stupeur, mon cœur manque une pulsation – mon précédent livre. C'est tout à fait incroyable : cet ouvrage date d'il y a dix ans. Il est épuisé depuis des années, introuvable !

J'ai fait tout un tas de choses depuis, avant l'ouvrage qui vient de paraître et qui m'a apporté tout cela : le chèque, la Lancia, le voyage, cette nuit, le manoir, cette femme, cette console, ce livre... La boucle est bouclée. J'en ai le vertige : que fait ici, ce soir, ce livre-là ? Bon sang, ce livre qui a été au cœur d'une période si forte de ma vie passée, révolue ! Je suis submergé d'une émotion inattendue... Je regarde la femme qui semble un peu surprise de me voir brusquement tellement ému, et qui m'adresse un sourire de réconfort silencieux.

Je m'approche, prends le livre, me laisse tomber dans le fauteuil Voltaire, tourne les pages. Il m'attendait, elle m'attendait. Quelle est cette histoire sur mon chemin ?

— Tu me feras une dédicace ? demande-t-elle d'un ton léger au bout de quelques minutes.

— Oui. Tout ça... est extraordinaire. Tu es une fée ? Tu as un stylo ?

— Sell ta... Il y en a un sur la console, me répond-elle en s'avançant tandis que je me lève.

Je saisis sa taille, la pousse doucement, enroulée dans mon bras comme tout à l'heure, et elle se retrouve contre la console à me regarder dans les yeux fixement. Je pose mon livre sur le meuble. Je sens son souffle s'accélérer. Mes mains se referment sur sa taille. J'appuie mon corps contre le sien, suave et chaud. Elle redevient inerte et frémissante, désirable et immobile, tendue d'émotions, et je pose ma bouche sur la sienne. La Femme.

Sa bouche rouge...

Sa bouche qui reste entrouverte. Mon baiser insiste, et je sens ses lèvres parfumées réagir un tout petit peu tandis que ma main droite glisse au creux de son dos. Sa robe est douce. Elle se cambre, agrippée au plateau de la console contre laquelle je la maintiens acculée.

Son cul, oui, ses fesses contre la console, ses fesses que désirent mes mains. Mes doigts descendent sur le dessus de cet arrondi charnu, tout chaud. Mon autre main contre sa joue, caresse enveloppante ; sa peau est si douce... et sa bouche laisse passer ma langue prudente.

Elle est tout essoufflée, et sa respiration chahutée m'excite follement, précipite les battements anarchiques de mon cœur. Son souffle chaud, ses yeux mi-clos qui me traversent de leur beauté irréelle... Elle répond à mon baiser, à ma langue, timidement, mais elle m'embrasse elle aussi ! Merveille.

Ma main autonome a besoin d'action. Elle glisse le long de sa cuisse et relève sa robe. Au-dessus de la lisière de ses bas, sa peau. Salive, peau... Mon érection forte, elle le sait, ses cheveux doux sous mes doigts, son corps plaqué au mien. Elle s'accroche à cette console comme une naufragée qui va se noyer.

De sa joue je laisse descendre mes doigts sur son cou, sur ses seins dont je caresse et enveloppe les rondeurs, sur le dessus, son grain de beauté dans ma paume. L'émotion et la passion dansent toutes les deux. Ses seins, son souffle et sa langue me rendent fou, vraiment fou. Je ne sais au cœur de quel rêve je me trouve enfermé volontaire, mais je ne souhaite pas en sortir, pas me réveiller : ici est la réalité. Je suis venu te voir, et tu m'accueilles.

Et soudain, mais tendrement, elle détache sa bouche souriante de la mienne, les joues toutes rouges, et le souffle coupé elle murmure :

— Il faut... Il est l'heure...

— L'heure de quoi ? je lui murmure en frémissant d'inquiétude soudaine.

— De reprendre ton chemin.

— Quoi ?

Je fronce les sourcils : aucune envie de reprendre la route. Le reste du monde est dans la nuit, est en panne. Ce qui n'est pas elle et dans cette pièce, je m'en fous, gast, ça n'existe pas !

— Avec moi ! sourit-elle joyeusement pour me rassurer. Ensemble, le chemin.

— Ensemble... Alors oui. Où tu veux.

Elle se dégage alors, émue et rieuse, et me prend par la main. Elle m'entraîne devant la porte qu'elle pousse, qu'elle ouvre en grand en observant ma réaction.

La chambre, le lit, une couette de vichy rouge. La chambre.

Mais je suis joueur, et ce lit plein de promesses délicieuses semble me dire que j'ai le temps de prendre mon temps : aussi avant de passer le seuil, je l'enlace. Elle sourit, et debout face

à l'entrée de la chambre, je l'étreins plus violemment, glisse ma langue dans sa bouche et passe ma main dans son décolleté. Mon autre main relève sa robe et se referme sur sa fesse gauche, ronde et chaude, laissée nue par le string dont j'ai effleuré la dentelle.

Je dégage son téton que je lèche et suce ; j'impose ma bouche, ma langue à ses seins libérés. Elle caresse mes cheveux, le regard vague, délicieusement excitant d'abandon, de flottement et d'envies.

Au bout de quelques minutes de pelotage torride, elle murmure de sa voix chantante, enrouée par le désir :

— Tu attends quoi... pour me pousser dans cette chambre ?

Je ne sais pas si c'était dans ma tête ou dans la sienne, si elle a vraiment dit cela, mais... allons-y !

La chambre, le lit.

Éclairage doux, ambiance chaude : notre nid de cette nuit.

Notre baiser reprend, passionné, fébrile, tandis que près de ce lit elle me déshabille. J'enlève mes chaussures alors qu'elle fait un sort à mon sweat-shirt fin. Je l'aide à enlever mon jean. L'impatience allume son regard d'une belle dose de folie qui m'enflamme. Elle caresse ma queue tendue dans mon slip mais ne va pas plus loin, m'assied d'autorité sur le bout du lit et enlève enfin en un tournemain sa robe rouge qu'elle jette d'un geste vif sur un autre fauteuil Voltaire près du lit pour m'apparaître plus sexy et désirable que je n'aurais pu l'imaginer.

Une bombe atomique !

Soutien-gorge serré de dentelle, joli string, dessous aux petits nœuds de satin, bas noirs. Elle a viré ses escarpins dans un coin et me dévisage, frissonnante et triomphante, en train de l'admirer intensément, en train de bander, de m'enivrer des effluves de son parfum.

Je lui lance alors avec un grand sourire :

— Ah, OK, j'ai mis le temps à piger. Tu es celle qui distribue les coups de foudre, hein ?

Elle éclate de rire.

— Ma cible préférée, c'est le soleil ! Réchauffe-moi...

Elle vient contre moi qui suis assis sur le bord du lit et je prends son bassin entre mes bras. J'embrasse son ventre doux et parfumé tandis qu'elle caresse mes cheveux, frémissant sans cesse, plongé dans l'infinie douceur. Mes mains reviennent sur le devant de son corps pour s'emparer doucement de ses seins là-haut. Elle tend son ventre, son bassin, ses seins contre moi de la plus affolante des façons, et mon cœur bat à tout rompre. Bordel, que c'est bon !

Elle me pousse alors sur le lit pour que je m'allonge. Elle rit, se penche et descend mon slip le long de mes cuisses d'un geste vif. Mon sexe libéré jaillit. Elle le regarde intensément, gourmande et impatiente, et ce regard me bouleverse et me durcit. Elle me rejoint sur le lit, m'enjambe.

Mais j'ai envie de rire, de ne pas la laisser faire, et je la fais basculer à mes côtés en plongeant sur sa bouche qui me dévore aussitôt. Je masse ses seins dans la dentelle, ses fesses nues. Elle se tortille sur le lit en frissonnant, caresse ma queue par moments divins. Nous nous pelotons avec passion, et... je manque de ruiner toute l'ambiance – voire toutes mes chances – en échouant lamentablement, comme un ado débile, à détacher l'accroche de son soutien-gorge.

Satanée putain de foutue attache de soutif !

D'un seul coup j'ai l'air d'un con, mais son éclat de rire efface toute ma contrariété par l'impatience brûlante du regard qu'elle me lance en enlevant son soutien-gorge en une seconde, à l'aveugle, les bras dans le dos en bombant le torse.

Ses seins sont merveilleux ; ils me passionnent aussitôt, et j'efface à mon tour son rire en les prenant dans mes mains. Elle a une petite grimace de désir, ferme les yeux. Ses tétons roulent entre mes doigts, sa bouche entrouverte se crispe de temps à autre quand ma bouche goûte ses seins, je bande comme un dingue, il

fait chaud dans ce nid, sur ce lit hors du monde au fond de la nuit...

Je renverse alors la belle sur la couette, la domine, me régale de ses seins. Elle sourit, sa jolie tête dans les oreillers doux, et je descends lentement sur son ventre. Ses doigts me tirent un peu les cheveux pour exciter mon désir (qui n'a besoin de rien, mais qui aime beaucoup cela aussi). J'approche de son pubis, du petit nœud qui décore le haut de son string de dentelle.

Prenant tout mon temps, je respire son sexe à travers cette dentelle.

Elle écarte un peu les jambes pour accueillir mon corps, ma bouche qui veut fondre sur son désir. Je sens ce parfum d'impatience qui rend folle ma queue qui va devoir attendre : la femme sans visage des coups de foudre, voilà, je suis à ses pieds, je suis là pour elle.

Je suis l'invité du manoir. Elle m'invite, ouvre un peu plus les cuisses ; j'embrasse son sexe, dentelle mouillée. Elle prononce mon prénom à voix basse plusieurs fois, me colle la chair de poule.

Écartons la dentelle...

Petite toison étroite, chic et excitante, et ses lèvres toutes jolies sous mes yeux. Je dépose un baiser sur cette jolie petite chatte luisante d'envie, entrouverte de désir et de parfums chauds, qui m'attire si fort.

Ma langue, prudemment.

Ma langue. Je guette ses frissons, je prends mon temps : ma bouche est pour elle, à elle. Ma langue en elle, elle écarte maintenant bien ses jambes pour m'inviter pleinement dans son plaisir à venir, dans le nid le plus intime de notre nid, dans le trésor secret si adorable au bout de mon chemin. Je la mange doucement, et les ondulations de son corps sur cette couette en vichy rouge plongent mes nerfs, mon cerveau et mon sexe dans la fournaise. Je suis à elle, et elle veut m'apprendre la foudre pour que je la transperce

d'un éclair à mon tour, qu'elle décolle du chemin pour retomber toute molle et souriante.

Tout est retenu, concentré, extrême : sa respiration bouleversée comme des vagues qui grossissent et qui dévalent, les frissons de son corps ondulant dans le désir, et toutes mes caresses minuscules au cœur du volcan. De l'orage brûlant ! Le plaisir gonfle peu à peu, une danse lente et nerveuse de son corps sur ce lit rouge et blanc, et la vivacité de ma langue, de mes doigts, prennent aussi de l'ampleur. Elle gémit par instants, de plus en plus, et je deviens fou !

Crispation forte, un sursaut qui dure, si joli tremblement, et de là-haut elle me lance un regard flou, me demande à voix basse :

— Viens...

Je me redresse et viens au-dessus d'elle lentement. Je souris. Ma queue est douloureuse de tensions, d'impatience. Elle la regarde d'un coup d'œil intéressé et me bascule sur le lit en riant. Nos rires se mélangent en un baiser tendre et nous renversons nos rôles sur ce lit : elle attrape quelque chose sur la tablette à la tête du lit, derrière le rempart doux des oreillers, et prestement m'allonge sur le dos pour venir me chevaucher, s'asseoir sur mes cuisses.

Sa beauté me subjugue. Je la regarde avec des yeux ronds.

Ses seins me fascinent. Je tends les mains vers eux, mais elle les repousse en fronçant les sourcils pour de rire : « Nan, laisse-toi faire ! Laisse-moi faire... » et elle déclipse du pouce le couvercle du tube qu'elle a en main, un tube de gel qu'elle laisse couler dans sa paume.

Je sens le parfum : de la menthe.

Mes mains posées sur ses cuisses caressent le nylon de ses bas noirs.

Elle pose le tube sur le lit et frotte lentement ses paumes en me dévisageant d'un air coquin, rêveur, qui me fait bander autant que ses seins, là sous mes yeux, que je n'ai pas le droit de toucher.

Lorsqu'elle pose doucement sa main sur mon sexe tendu le long de mon ventre, je frémis de la sensation de fraîcheur du gel qui nappe ses doigts, sa paume... Mais la sensation est de courte durée, et la chaleur envahit tout : mes veines, mes nerfs, mon cerveau !

Elle a un adorable petit sourire de triomphe en prenant doucement ma queue à pleine main, et je ne fais rien pour retenir mon gémissement de plaisir ; cette sensation est tout simplement dingue ! Je tends mon bassin vers elle, bouche ouverte pour chercher de l'air...

Ses deux mains, très lentement, me caressent, m'envoient en l'air sans pitié, très haut : le gel glissant rend irréelle la pression de ses doigts, ses mains sont brûlantes, et quand assailli de vertiges je la regarde, je vois sa peau dans la lumière tamisée de la chambre, la courbe affolante de ses seins, ses yeux de chatte qui ronronne, tout un spectacle privé et secret qui me conduit plus haut encore.

Je suis à sa merci, elle le sait et s'en amuse, et prend son temps.

Mourir de désir ? Cette nuit d'avant Noël, je ne veux pas qu'elle finisse, je ne veux pas arrêter d'avoir faim, ne pas être un beau matin rassasié, je ne veux pas déchirer le papier cadeau et le carton de l'emballage, et devenir un enfant gâté : je ne veux pas me réveiller !

Je sens que ses doigts appuient plus fortement sur ma hampe. Elle serre le poing et masse avec application ma tige qui durcit sans cesse. Elle me veut le plus et le mieux bandant possible, et à vrai dire n'a pas de gros efforts à faire pour cela : je ne suis plus qu'une bite.

Elle tend alors le bras en se penchant vers la tablette derrière les oreillers. J'en profite pour attraper ses seins et en happer un avec ma bouche, ce qui la fait rire et crier un peu, mais elle se rassied. Elle tient un sachet de préservatif. Me le tend.

Une capote... parfumée à la menthe, c'est marqué sur le sachet.

— Ken pell amzer zo ! murmure ma belle en souriant.

Hein ? Oooh... depuis combien de temps n'ai-je plus utilisé cela ? Mais la minute, ces secondes-là de cette nuit-là ne sont pas celles des questions, des inquiétudes, des doutes. Cette nuit, c'est ma fête, et la maîtresse de maison m'invite à un festin...

Déchirer l'emballage, sortir la rondelle glissante de latex, commencer à la dérouler, m'emparer de ma queue luisante de gel et tendue de désir dingue, poser la capote et la plaquer sur mon gland congestionné qui mouille tout seul d'envie pour dérouler soigneusement le latex le long de ma hampe courbée d'envies vibrantes.

Me voilà, nous voilà protégés. Tu es une fée moderne, ma chérie.

Elle reprend la direction des opérations et les choses – et mon sexe – en main. Ouiiiii... Je vois dans son regard baissé, concentré, une impatience qui m'affole, et quand elle écarte la bande étroite de la dentelle de son string, mon cœur bat à tout rompre. Elle rampe sur moi, me guide en elle d'une main ferme. Mon gland, elle le frotte un petit peu à l'entrée de sa chatte, et... le rentre en elle. Je suis en apnée.

Peu à peu, mais très vite, je me retrouve à la pénétrer. Elle joue de son bassin, de ses cuisses pour s'asseoir et s'empaler sur moi. Mon corps allongé sous elle n'est que tensions, je transpire et grimace, et j'aperçois sa bouche serrée par la concentration. Elle a posé sa main droite sur mon torse – sa main gauche tient encore la base de ma queue – et je m'enfonce dans son corps qui se tortille, tout brûlant. C'est un délire absolu de sensations fortes !

Un petit mouvement de bassin, je crie : je suis en elle !

Son regard bleu drogué à l'herbe à chat, elle ronronne, et je ne lui demande pas son avis : je prends ses seins dans mes mains. Elle remonte un peu ses fesses et je retiens un autre cri quand elle donne un petit coup de reins avec un sourire de garce attendrie pour me remettre bien au fond d'elle.

Ondulations, crispations, découverte à la menthe forte, nos peaux qui apprennent à se connaître, à glisser l'une contre l'autre, acharnées, charnues. Nous ne nous quittons pas des yeux, fascinés

et amusés par une révélation en cours d'accomplissement, d'épanouissement : le plaisir que nous pouvons créer tous les deux dans un lit à carreaux rouge et blanc, c'est ma fête et le réveillon de Noël, le soleil et la foudre en pleine nuit. Tout se mélange les pinceaux, en un combat sans violence mais d'une intensité énorme.

Elle veut me faire jouir, mais je résiste et je pince ses seins, et elle coulisse par petits coups le long de mon sexe dressé pour me rendre fou, et je tiens fermement ses hanches pour plonger en elle, en haut, par surprise, pour la faire crier un peu, et elle me griffe la peau, et j'attrape ses fesses, et c'est bon, et c'est boooon... !

Son souffle, sa respiration m'affolent particulièrement. Je ne sais pourquoi, mais une partie de mon cerveau est obsédée par sa respiration : la femme qui me fait l'amour est animale, sensible ; elle est dingue, et j'aime cette vibration qui va et vient et se gonfle et s'allonge comme un drap dans le vent.

Sa poitrine ronde dans mes mains qui jouent avec, c'est pour nous deux – pour elle je crois bien, pour moi c'est certain – le cœur du dérapage, ce qui nous fait perdre pied, le contrôle, le trouble puissant qui me déroute, et pour ma part en tout cas abat peu à peu mes résistances à laisser le plaisir passer le rempart de ma volonté.

Ma volonté s'effondre comme du sable devant le bonheur qui dévale : la vague sur la plage. Je crie tout bas – un cri étranglé d'émotions – que je vais jouir. Mes mains malmènent ses seins. Je vais jouir, et mon amante le sait, qui me dévisage ; elle le sait et roule des hanches, du bassin pour faire danser plus fort en elle ma tige d'homme qui n'en peut plus...

Ses yeux ont une intensité stupéfiante. Son visage se crispe, et tout bascule.

Le non-retour et la foudre, comme une vague claquant sur un rocher qui explose, l'écume blanche et le volcan dans la même seconde ! Je serre les dents sous la morsure du plaisir et ne peux retenir un grognement presque douloureux en serrant sa poitrine

chaude dans mes paumes en sueur : je jaillis en elle, et immobile je pars dans les airs. BAM ! Encore des éclairs ; elle aime bien. Je jouis très fort, et dans cette tempête au cœur de son ventre serré, tout le long de cette apothéose électrique, nous nous dévisageons avec une folle émotion, comme émerveillés l'un de l'autre... Nous étions des inconnus et nous sommes réunis. La jouissance se déverse, les ondes se croisent et se mélangent à la surface de l'eau douce.

Les spasmes diminuent peu à peu, et je vois son sourire doux éclairer à nouveau son visage. Elle est encore essoufflée et caresse ma poitrine en sueur contre laquelle elle plaque ses seins en m'embrassant. Sa langue joue avec la mienne, mais un vieux souvenir impératif vient contrer mon envie, mon besoin d'abandon : retirer ma capote. Elle sait. Elle comprend d'un sourire. Elle devine tout, ma fée de la nuit.

D'un petit mouvement de ses reins, je ne suis plus en elle et je retire la pauvre chose fripée-mouillée contenant ma jouissance. Zou !

Elle vient se coucher contre moi. Nous sommes brûlants tous les deux. Elle est au creux de mon bras, blottie. Je caresse son dos. Le câlin, une confiance aussi forte et belle sans doute que le plaisir que nous venons de prendre ensemble, l'amour que nous venons de faire.

Ensemble : coucher ensemble, couchés ensemble. Qui est cette femme ?

Son évidence me traverse, chemin de traverse. Le voyage m'a mené sur ce chemin-là, et elle semblait m'attendre. Elle me fascine et, tournant la tête, je la regarde dans la pénombre de la chambre : son visage, ses yeux fermés, son léger sourire abandonné, elle se repose dans mes bras. Tout simplement belle. Belle dans l'absolu, dans la douceur et la féminité. Sa bouche, le rouge à lèvres – très jolie bouche – une mèche de cheveux mouillés.

Soudain elle ouvre les yeux et me voit l'examiner en silence. Elle sourit, amusée. Je ne vais tout de même pas lui dire la pensée

qui me vient... que je passerais bien mon temps et toute ma vie à la regarder ? Non, ce serait trop. Pas ma vie à la regarder : lui dire ça maintenant.

Des fois, ça ne me gêne pas de garder le silence, surtout... si l'on s'embrasse.

Notre baiser, très lent, juste goûter ses lèvres chaudes. Je me demande pourquoi. Pourquoi elle est là contre moi, pourquoi moi. La réalité n'est pas en doute. Sa peau douce, son parfum, ses parfums, sa voix chantante, le risotto, son sexe et la dentelle de ses bas : tout est vrai, offert.

Pourquoi ? Je ne sais pas. Peut-être est-ce cela, la clef qu'il faut trouver ? La raison de tout cela ? Le pourquoi et la raison ? Je ne crois pas. En l'embrassant lentement je me dis cela : rien n'est raisonnable, déjà, et la raison n'existe pas quand c'est évident, et c'est sans doute cela qu'on appelle le coup de foudre, non ?

Et puis mes pensées se promènent en liberté. Je me dis que j'adore la regarder et que j'adore ses seins, aussi. Je les caresse avec tendresse, comme des chats endormis que je ne veux pas réveiller, juste espérer entendre ronronner. Mais... mais la respiration de ma maîtresse qui s'accélère... Mais... son souffle me colle des frissons.

La possibilité de l'excitation. Non, pas la possibilité : elle est déjà en route, silencieusement, mais je la reconnais dans la lumière des yeux de ma fée, dans mon sexe qui va bientôt s'allonger et durcir, je le sais : je le connais, ce petit salaud qui en veut toujours plus !

Je vais peut-être réveiller les chats, finalement.

Chapitre 5

Les chats ronronnent, bien heureux de l'attention que je leur porte : des caresses, pincements et petites léchouilles tandis que leur maîtresse me couve du regard, un petit sourire aux lèvres, et puis elle tourne la tête et soupire ; je m'occupe d'elle, elle aime ça. Son abandon me fait bander, et je deviens vorace : ses seins me passionnent !

Je mordille ses tétons durcis, m'en donne à cœur-joie, comme un monomaniaque, à masser les rondeurs souples et douces de ces nichons de rêve. C'est ma nuit. J'aspire, je suce, et j'aime ses joues rouges, son air surpris et enchanté, un peu dépassé, quand elle me dévisage en se tortillant sur le lit.

Ma main gauche, sur son ventre qui ondule, descend et va se nicher au chaud. Elle ferme les yeux, bouche ouverte alors que j'explore le mouillé en dégustant ses seins en tous sens.

Cuisses ouvertes elle appuie son bassin contre ma paume. Poitrine en avant, elle l'offre tout entière à ma bouche, à mon autre main.

Elle se vrille et se cabre ; j'ai la main tout humide et un doigt en elle qui frotte et se vrille.

Soudain elle s'empare de ma queue tendue pour elle : combat électrique, nos peaux chauffent et se frottent, bouches ouvertes nous cherchons de l'air. Montée en puissance désordonnée, où nos regards avides et affamés se croisent dans les vagues du désir... Que c'est beau, que c'est dingue ! La tension de son corps est intense.

Elle se cambre et, comme un serpent s'agite, avec des petits cris, des spasmes de frissons, je n'en peux plus... !

Essoufflée, elle murmure :

— Mes seins... Tu veux mes seins ?

Je ne réponds pas mais la regarde droit dans les yeux, et elle se redresse. Ma main doit quitter la fente trempée de son sexe. Elle se redresse et, face à moi, s'assied entre mes jambes ouvertes, et là...

Elle fait descendre sa poitrine qu'elle serre doucement entre ses mains jusqu'à mon sexe tendu comme un fou qu'elle saisit fermement en me souriant de sa si belle bouche rouge, en souriant de ses yeux bleus. Le tube de gel à la menthe d'une main, elle me branle lentement de l'autre : le froid... et puis la chaleur. Branle doux, lent, à nouveau elle me rend fou. Mais ce n'est rien encore.

Ses seins ronds... Elle place ma queue entre les globes chauds de sa poitrine qu'elle resserre autour... et là, c'est la folie. Folie d'une douceur infernale, les seins de l'amante, maternelle et torride. Je vois sa main par devant refermer le piège de tendresse : ma queue est tendue entre ses seins serrés, et elle la fait coulisser dans ce fourreau qui tue. Lentement. En me souriant, elle me regarde grimacer de délice, de délice fou !

Des minutes incroyables où je fais des loopings dans ma tête, face à son regard attentif qui guette sans doute l'avancée de mon plaisir qui enfle comme durcit mon sexe dans cette vallée des merveilles, ce trésor.

Et je n'en peux plus. Je lui demande de me branler.

— Regarde-moi jouir.

Petit sourire intéressé, regard intense, et elle libère mon sexe des oreillers de ses nichons de rêve pour le prendre dans sa main. Mon sexe glissant de gel dans sa paume ferme qui monte et descend : elle me branle, elle m'astique. Elle est douce et déterminée. Elle me tue à nouveau. La foudre de ses doigts après le nuage brûlant de ses seins.

Branle-moi, ma fée, je gémis de désir fou. Elle décalotte mon gland gonflé, elle va et vient de son poing serré. Accélère. Mon bassin décolle du lit. Elle sourit, concentrée sur son travail de branleuse. Mon cerveau est un orage électrique incontrôlable, un réacteur qui déconne, qui va exploser. Je regarde ses seins, son grain de beauté, sa bouche, ses yeux : je veux jouir sous ses yeux.

— Contiiiiinue !

Elle accélère encore. Je vois se tendre les muscles de son bras qui pistonne de plus en plus vite, qui masturbe follement ma bite serrée de plus en plus fort dans cette main aux ongles rouges. Je grimace, je vais jouir... jouiiiiir ! Je me cambre brusquement sur le lit, et sauvagement j'éjacule sous ses yeux ! Est-ce que je crie ? J'ai l'impression de crier mon plaisir fou ! La lave jaillit par saccades, mon sperme est libéré par ses caresses puissantes, par la vision de son corps, cette merveille. Elle continue son branle et je me déverse en tremblant de bonheur ! Oooooh, mes poumons se vident de l'air brûlant.

Le tournis. L'apaisement. Elle m'observe...

En riant, encore un peu sous le choc du plaisir, je lui demande où se trouve la salle de bain.

— Sur la droite, la coursive... Huhu, méfie-toi de la petite bonne si tu y vas tout nu !

Je ris, me penche pour l'embrasser. Ses lèvres sont si douces...

— Dépêche-toi, murmure-t-elle, ne prends pas froid, je t'attends sous la couette.

Le cœur enivré de ces mots de tendresse, je l'embrasse à nouveau, prends mes lunettes et sors de la chambre.

Pas de bonniche perverse qui attend les voyageurs égarés pour les coincer dans les recoins de la grande maison. Effectivement, il ne fait pas chaud. Je me presse, à poil, avec sur mon ventre mon sperme qui colle, qui sèche déjà. Par-dessus la rambarde, j'aperçois le hall, les fenêtres : il fait toujours nuit, je ne sais pas quelle heure il est. La nuit finira-t-elle ?

La salle de bain dont je pousse la porte est une hybridation charmante d'ancien et de moderne.

Carreaux de ciment aux jolis motifs, baignoire-sabot associée avec goût à une douche italienne, robinetterie design mais couleur cuivre, de jolies serviettes, et un éclairage mêlant sur le même mix très réussi des pastilles lumineuses halogènes et des abat-jours de verre art nouveau.

On se sent bien ici. Je rigole *in petto* en me disant que je demanderais bien à la propriétaire des lieux l'hospitalité permanente dans ce manoir. La nuit finira-t-elle ?

Je fais couler l'eau de la douche.

L'irréalité de cette aventure est un vrai mystère : mes pieds nus sur les grandes dalles ressentent le froid, ma main sous l'eau sent la température monter. Quand je regarde une seconde de trop le spot halogène, je suis ébloui et détourne le regard. Et le parfum de cette femme, la douceur de la couette, la dentelle qui accroche un peu la peau, le goût de son sexe... Oui : mes sens dans tous les sens sont invités à une fête qui n'a rien d'immatériel, d'abstrait.

Sous le jet de la douche, je prononce son prénom. Plusieurs fois.

Je réfléchis en me savonnant. Le bien-être sorti de nulle part, et pour rire je lèche la mousse et l'avale. C'est dégueulasse ! Je crache en rigolant après ce test idiot qui m'a évité de me pincer.

Et puis je m'enroule dans le bonheur d'une serviette chaude prise sur le sèche-serviette, je me regarde dans la glace, et la porte s'ouvre derrière moi. Dans le miroir, je la vois me sourire.

— Toc-toc, demande-t-elle, je peux entrer ?

Elle est nue, avec ses bas noirs et des bottes à talons sorties de je ne sais où, diablement sexy.

Elle vient à mes côtés et se lave les mains : il y a mon sperme sur ses doigts, mais elle a quand même enfilé ses bottes : ça me fait rire. Après quoi elle se remet les cheveux en ordre devant le miroir en rigolant et en me disant que ça, c'est sa coiffure post-baise. Puis

elle fait un truc inattendu : elle sort d'un placard une boîte de fard à paupières, et commence... à se maquiller.

En pleine nuit ? Pour être belle, sexy, pour moi.

Je la regarde sans mot dire, fasciné par ses gestes précis, évidents, soigneux. Elle est magnifique, bon sang !

Dans le miroir, je vois ses seins nus qui me rendent dingue, idiot, joyeux. Elle jette un œil narquois sur ma queue qui commence à se gonfler de nouveau, et je lui demande :

— C'est quoi, ce feu d'artifice ?

— Pen ar bed eo amañ ! me répond-elle en souriant.

Et je reconnais aux sonorités l'inscription de la pierre le long de la route. Devant mon incompréhension (ma perception du breton se fait en courant alternatif, apparemment), elle ajoute :

— Quelque chose qui ressemble au bout du monde...

— Finistère ?

— Oh toi, tu as à nouveau des idées un peu morbides, je le sens, et ça ne te ressemble pas...

Stupéfait, je m'esclaffe et lui rétorque :

— Tu me connais à ce point ?

— Tu m'as tellement raconté de toi...

Perplexe, je reste silencieux.

Quand ça ? C'est quoi, ces énigmes ? Il me faut trier les clefs, et pour cela poser des questions. Pour avoir les réponses dont l'homme sur la route a été le premier à parler. Pas de problème, OK : chercher, continuer à essayer de deviner, réunir le puzzle. En plus, j'adore sa voix ; c'est si suave, tellement agréable...

— J'ai des idées morbides ? Moi ?

— Oui, répond-elle en s'interrompant quelques secondes pour peindre le contour de sa bouche, lèvre supérieure à droite (je l'examine, ça la fait sourire). Finistère... Tu t'imagines être mort, c'est ça ? Que tu as eu un accident ? Tu t'imagines roeñvat war gornôg, c'est ça ?... En route pour le Tir na og ?

Je la dévisage, blêmis, et bredouille son prénom, interrogatif.

— Oui mon chou ?

— Pourquoi...

— Oui ? répète-t-elle en rectifiant sa coiffure devant le miroir.

— ... quand tu me dis des choses comme ça, parfois je comprends ? Le Tir na og, c'est le Paradis des Celtes, mais avant de prendre cette route, cet après-midi, putain... avant de voir le gaillard sur la route avec son costume, sans doute un fantôme, non ?... Et puis ce gendarme, aussi, sans doute... Avant cela, avant toi, je n'avais jamais entendu parler de ce Tir na og.

Je la regarde, et elle se marre gentiment, désarmante et furieusement attirante.

— Alors après cela, je poursuis pour aller au fond de mon désarroi. Si tu ajoutes un cimetière et un pont qui ne veut pas que je le traverse, des éclairs partout qui m'envoient en l'air, il est assez naturel – on va dire et un peu légitime – d'avoir des doutes et de considérer l'éventualité d'être en fait coincé dans la carcasse d'une Lancia en bouillie fumante au pied de la falaise, ou bien chais pas, moi... Les œufs au plat de la chambre d'hôtes de la nuit dernière étaient avariés, et je suis tranquillement installé dans un tiroir frigorifique de la morgue du CHU de Rennes ?

Elle éclate de rire, pivote, et d'un pas de côté se colle à moi, dans mes bras, toute parfumée et maquillée. J'enserre sa taille. Mon cœur fait des bonds et mon sexe est en émoi.

— Il est où, le frigo ? murmure-t-elle tendrement. Tu crois que l'Ankou t'a cueilli dans son grand Labour noz ? J'ai l'air d'un ectoplasme ? Je suis pleine de vie, et toi aussi. Et on se comprend, tout naturellement, voilà. On est au bout du monde... Viens, on retourne au lit.

Et elle me prend par la main pour regagner la chambre, joyeuse et fraîche, et rieuse comme une petite fille... une petite fille la veille de Noël ?

La chambre toute chaude nous accueille, et elle s'assied sur le lit avant de me lancer un regard... brûlant. Sa bouche toute maquillée

avec soin se promène sur mon sexe qu'elle caresse très lentement de ses mains. Oooh... J'aperçois ses seins, j'admire le mouvement de ses doigts autour de ma tige toute durcie, vite dressée par les promesses de jouir, et de jouir si intensément, si joliment, par la volonté d'une si belle femme tombée du ciel, d'un ciel d'orage, tombée avec moi dans un nid caché au bout du monde.

Sa bouche tendre et savante ; parfois un coup d'œil de chatte ronronnante... Oui : je suis à sa merci. Je pourrais dire « impuissant », mais pas du tout au contraire ! Un jouet tout chaud pour elle, qu'elle caresse, masse, lèche et suce, nappe de sa salive chaude, qu'elle excite et avale, et tous mes nerfs vibrent et s'échauffent. Je n'ose bien sûr caresser ses cheveux qu'elle a coiffés, alors je serre les poings, mes muscles se tendent et se durcissent, j'ai chaud, et je croise ses regards approbateurs. Je suis à elle, elle fait de moi ce qu'elle veut.

Oui, mais non. Finalement, non. Danse de salon : le vieux code du cavalier qui dirige le mouvement : j'ai envie d'être l'homme, pas le jouet de sa gourmandise narquoise qui me raconte des trucs en breton.

Ma main passe dans ses cheveux, saisit sa nuque. Elle doit penser que je vais attirer sa tête pour qu'elle avale toute la longueur de ma queue tendue à mort, mais non : je me retire au contraire de sa bouche, et sans un mot, en souriant, l'invite à se relever et la pousse sur le lit.

Je lis dans ses yeux qu'elle aime ça : je reprends l'initiative, j'ai envie – elle le voit – de dominer le jeu auquel dans l'absolu je ne comprends pas grand-chose : je suis l'invité. Mais te prendre, ça je comprends, et je sais comment faire, et c'est bon : tu me fais bander.

Toujours sans un mot, je déchire un sachet de préservatif à la menthe et la rejoins sur le lit de vichy rouge. Elle a gardé ses bottes à talons : elle m'excite follement !

Ses yeux foudroyants plantés dans les miens, elle m'attire. Elle m'attend, elle est offerte... Vibrations dans tous les sens, elle est un cadeau sublime dont je n'aurais pu rêver, même – putain ! – en associant tous les produits les plus forts dans des proportions déraisonnables !

Mordiller ses seins, ne pas perdre de temps, ce n'est pas la douceur de l'abandon que nous avons à tisser lentement ensemble, mais une confrontation sensuelle, une lutte sexuelle. Je le veux, elle aussi !

Je la pénètre. Sans hésiter. Elle grogne, elle devient un fauve, m'agrippe, m'attire, me fait basculer au fond d'elle avec un « Oh ! » muet. J'accompagne le mouvement de mon bassin ; je la cloue au lit !

Nous faisons l'amour, fortement, sans tergiverser. Ce n'est que peaux, que mon poids sur elle, ma poussée en elle, ses doigts qui m'agrippent... Nous mangeons des yeux les grimaces de l'autre quand je m'élance encore et encore au fond de son vagin.

Ses seins remuent, ça me rend dingue... Ils brillent de sueur, et la belle se tortille comme un serpent sur le lit, sous moi, sa bouche rouge entrouverte, mobile, sensuelle, gémit et cherche de l'air. Elle est décoiffée, mais toujours impeccablement maquillée. Et c'est délirant comme c'est bon, fort, essentiel. Je suis au cœur du réacteur, miel en fusion, et feu d'artifice en cours : on glisse vers le bouquet final, comme des enragés gonflés de désirs, du bonheur nouveau d'être ensemble à baiser sans retenue !

Coup de reins ponctués de ses « VIENS, VIENS ! » affolés et affolants. Elle me griffe, me fait mal en empoignant mes bras, secoue la tête. C'est trop : trop fort, trop excitant, trop brûlant... Elle serre tellement ma queue sauvage en elle, c'est TROOOOOP !

Elle le sait, elle me regarde : la jouissance monte, mur du son, un frisson qui enfle et traverse mon corps, mon dos, mes nerfs. Plus de barrières : ça dévale de partout et mon ventre se durcit. Je me plante, la sabre. Dernière plongée au fond d'elle qui pousse

le cri qui me libère de tout ce flot de plaisir ! Elle me serre les bras, les épaules à me faire mal entre ses doigts crispés, et je sursaute : l'arc électrique me bousille le cerveau et me vide le sexe. J'explose, courbé sur son corps offert, son corps épanoui, écarté, sur le lit en vrac. En elle.

Bon sang... Ce regard qu'elle me lance quand nous reprenons notre souffle et que je quitte la douceur d'orage mouillé de son ventre ! Tendresse, abandon, confiance, complicité d'amants des cavernes ; une forme d'amour, mais je ne veux pas prononcer le mot : elle devine tout.

Nous nous glissons sous la couette. Je suis encore mouillé de sueur mais elle vient se lover dans mes bras après avoir éteint une des deux lampes de chevet. Il fait presque noir dans cette chambre surchauffée qui sent le sexe et le latex, et la menthe.

En glissant mon pied contre sa jambe, j'ai une seconde de stupéfaction et j'éclate de rire :

— Tu as gardé tes bottes sous la couette ?

— Oui. C'est grave ? demande-t-elle en rigolant.

Et elle rejette la couette, enlève ses bottes, ses bas et me rejoint, toute nue, toute chaude.

Un pur délice.

Surpris, j'entends vibrer quelques minutes plus tard un mobile sans doute, mais pas le mien qui est dans la poche de mon jean à l'autre bout de la chambre. Il y a du réseau, ici ?

Elle murmure à mon oreille :

— Ça doit venir de l'autre côté de la porte...

Je souris, et en tournant la tête, sur la tablette en tête de lit qui fait office de table de nuit j'aperçois un mobile noir allumé dans la pénombre. Il vibre. Elle le regarde mais ne le prend pas. Elle dit « Tout va bien. » et le mobile se coupe comme si elle venait de lui parler, de le rassurer.

Et elle se blottit à nouveau dans mes bras. J'entends son souffle et son sourire. Je ferme les yeux et elle me susurre à voix très basse :

— Dooors, je te regarde dormir...

Que puis-je faire d'autre, au bout du monde, contre la douceur parfumée d'une fée protectrice, mais qui m'a tant foudroyé avec tellement de joie ? Je dors.

Un sommeil noir, sans rêves (le rêve, c'était la réalité avant le sommeil), un sommeil parfait, mais j'en surgis en pleine nuit, un peu stupéfait. Un sursaut de lucidité, mais je ne sais pas où je suis : je me redresse dans le lit dans la pénombre, cherche d'une main sur une table de chevet qui n'existe pas dans cette chambre mon téléphone qui n'est pas là, et puis je me souviens... Le manoir, le voyage, la danseuse cuisinière, cette nuit, l'amante, la menthe...

Si je me réveille ici, ce n'était pas un rêve, alors : ça continue ?

Merde, ça me dépasse... Il fait toujours nuit, je suis fatigué, la femme à mes côtés dort dans le noir. Je me rallonge sur l'oreiller moelleux... et pousse un petit cri de surprise et d'émotion : elle vient de se précipiter dans le creux de mon bras pour se coller à moi, se blottir, et cet élan de tendresse absolue me fait fondre... complètement !

Je peux alors glisser à nouveau dans le sommeil, le cœur battant pourtant trop fort.

Quand je me réveille, c'est le matin. Sauf que non : il fait nuit, encore nuit. Bon sang ! Je sais pourtant que j'ai dormi tout ce qu'il fallait, tout ce dont j'avais besoin après cette nuit de sexe. C'est incompréhensible... La femme dans mes bras me regarde quand j'ouvre les yeux : elle était réveillée, et elle a un sourire tranquille.

Après une ou deux secondes de réflexions un peu confuses, je renonce à lui demander pourquoi par la fenêtre on ne voit pas le jour, le lendemain. J'y renonce parce qu'elle aura sans doute une réponse qui n'en sera pas une, mais un nouveau délicieux mystère à double-fond ; et puis aussi surtout parce qu'elle est plus que charmante, et que... en fait... je ne suis pas en danger.

Je suis au lit avec une pin-up définitive avec des nichons brûlants, sous une couette douce, à l'abri de tout, elle me sourit, elle sent bon... et dehors, il fait nuit. La belle affaire !

Et non, je ne pense pas que la fin du monde des Incas ou de Nostradamus ait envahi le monde de ses Ténèbres glacées (avec l'appui des Mangemorts), ou bien... merde, si c'est le cas, la fin du monde est le plus beau cadeau de Noël qui puisse être offert aux hommes !

— Coucou, toi ! lance-t-elle. Tu as bien dormi ?

— Merveilleusement...

— On se lève ? Tu as faim ?

— Je meurs de faim !

Je me lève tranquillement, remets mes lunettes. Son mobile n'est plus sur la tablette... Je ne lui demande pas l'heure et décide de ne pas m'en faire pour le moment : la vie a pris un tournant surprenant, magique, sucré et jouissif, et il se trouve seulement, apparemment, que ce virage se négocie de lui-même dans la nuit perpétuelle. Je m'angoisserai plus tard.

Je traverse l'antichambre, retourne dans la salle de bain, nu. Le manoir est silencieux.

Je commence ma douche, et elle entre dans la salle de bain, La Femme, et me rejoint sous la douche. Je la savonne tendrement. Les rires deviennent des gémissements : la mousse, l'eau, ma langue... Une jouissance énervée contre le carrelage sous la pluie chaude de l'eau, mais on n'a pas de capotes sous la douche, alors elle s'accroupit et me suce.

Complètement, à fond, me laisse sans force, ébloui, et se relève. On a gâché plein d'eau.

Une serviette autour de la taille, je reviens avant elle dans la chambre et me rhabille en rêvassant. Mais ce mystère de la nuit infinie revient finalement se poser à mon cerveau cartésien, à moitié sonné depuis hier après-midi... Là, il frise le coma.

Mon iPhone. L'heure, la date ! Batterie à plat. Putain de tas de ferraille de luxe !

Et dans mon autre poche : la clef. Je suis en train de l'examiner quand La Femme revient, en peignoir. Je la lui montre avec un sourire ironique :

— Toi qui connais bien la maison, tu as une idée ?

— Prends le temps d'y réfléchir encore... me répond-elle en enlevant son peignoir, ce qui m'enlève des raisons de continuer à réfléchir à cela, justement, ou à quoi que ce soit d'autre.

En silence je l'observe s'habiller, enfiler ses bas, son soutien-gorge. C'est charmant, excitant, délicieux. Ça illumine la nuit qui entoure la maison ; ça donne faim, le sourire. Au diable, la clef ! C'est ça, la clef : ça console de tout.

J'ai un frisson inexplicable, et puis elle se retourne et me demande gentiment :

— Oh... Tu n'oublieras pas que je veux une dédicace ?

Ça console de tout. Mon bouquin, la dédicace. La console, à côté. Le tiroir. Fermé à clef.

Je bondis, sors de la chambre !

Chapitre 6

Dans l'antichambre, le miroir, mon livre posé sur la console. Cette console a un tiroir qui ferme à clef, avec une serrure. Je m'approche. J'ai le trac, et je m'amuse aussi comme un gamin qui bouquine sous la couette. Derrière moi je sens la présence de La Femme qui m'a suivi, et qui doit bien s'amuser aussi. C'est elle qui m'a donné cette clef (et un coup de foudre spécial), qui l'a enfermée dans mon poing pour un jeu de piste qui passait par la piste de danse, par sa table, par son lit, son corps. Peut-être son cœur.

Je prends la clef. Elle entre dans la serrure, bien sûr. Je fais pivoter la clef et j'ai un frisson en tirant à moi le long tiroir étroit de cette console. Je pousse tout bas une exclamation de surprise totale. C'est invraisemblable !

Dans ce tiroir, il y a ma montre.

Plutôt celle de mon grand-père : elle restera toujours celle de mon grand-père. Une Lip.

En or, avec le blason de la marque dessous.

Je ne l'ai pas connu, ce grand-père-là. Lui, à peine, mais il aimait beaucoup, paraît-il, le bébé que j'étais. Un bébé sans doute mignon mais qui, pour l'officier supérieur qu'il était – homme d'action mais de tradition – avait une valeur particulière : j'étais le premier garçon, avant ceux que j'ai eus longtemps après sa mort. Je portais le nom de notre famille.

J'ai eu sa montre, adolescent. Mais cette montre, bordel, elle est normalement... dans ma cave, oubliée dans un tiroir, dans un vieux bloc-tiroir avec des boîtes de diapos expérimentales pseudo-artistiques qui datent de mon école d'arts appliqués. Et des vieilles paires de gants en cuir que je ne jette pas.

Je l'ai mise là depuis des dizaines d'années, elle a fait deux déménagements dans ce tiroir.

Elle m'agaçait parce qu'elle avançait, qu'il fallait la remonter, alors j'ai eu des Swatch marrantes avec des piles et des couleurs acidulées, et puis un, deux, trois mobiles reliés aux satellites américains pour me donner l'heure, et toujours la bonne heure, hiver ou été. Rien à faire de plus.

Cette montre ne peut PAS être ici, dans ce tiroir-là, en Bretagne.

Je suis... NON. Mon cerveau hurle, se rebelle. La montre de mon grand-père ?

Ça ne sert à rien de dire ça, mais je me retourne – et je suis pitoyable en disant cela – mais il faut que ça sorte. Alors je regarde La Femme et je lui lance d'une voix trop faible cette affirmation ridicule mais nécessaire :

— Je suis le seul à avoir les clefs de ma cave.

Elle sourit. Elle comprend. Elle ne se moque pas de moi.

Je prends la montre, la retourne : c'est celle-là. Il y a gravé là, sous le mot « ANTIMAGNETIC » en arrondi sous le blason, un nombre de six chiffres que je connais par cœur depuis mon adolescence, je ne sais pourquoi : 3 1 7 5 8 2.

Je la regarde : elle est arrêtée à 11 h 32. On dirait un horaire de train. Le tiroir, je le referme lentement et m'assieds sur le fauteuil Voltaire.

Une étape sur le chemin.

Levant les yeux, je croise le regard bleu, toujours aussi stupéfiant, de mon hôtesse qui attend en caressant son cou, mon hôtesse

vêtue d'un short et d'un cache-cœur, La Femme dont je prononce rêveusement le prénom.

— Viens t'asseoir, je lui demande en désignant ma cuisse droite.

Elle s'assied sur ma cuisse. Je sens son poids, son parfum, ses vibrations, le moelleux de son cul de reine.

— Tu voulais que je trouve cette montre...

Ce n'était pas une question : elle ne répond pas mais m'embrasse doucement. Ça dure quelques secondes ; j'aime le goût de son rouge à lèvres.

— Est-ce que nous avons le temps ? je lui demande d'un murmure. Je crois...

— Oui ?

— ... que je viens de comprendre.

— Quoi ?

— La nuit infinie. Ici. Avec toi.

— Pour répondre à ta question, souffle-t-elle, oui, nous avons le temps. Entre tes mains.

— C'est ce qu'il me semblait. Allons-y. Mais...

Je prends entre mon pouce et mon index le remontoir, et commence à remonter le ressort.

Complètement. Je la porte à mon oreille, puis à la sienne : tic-tic-tic-tic... Elle me jette un coup d'œil ému et me demande :

— Mais quoi ?

Je dépose un baiser entre ses seins mais ne réponds pas. Puis j'attache le bracelet de cuir noir autour de mon poignet. Elle est belle, élégante, intemporelle, antimagnétique...

J'avise la console, tends le bras et saisis mon livre d'il y a dix ans, et le *Critérium*. Il y a un feutre aussi. Page de garde. Je réfléchis quelques secondes, et sous ses yeux qui m'ont observé plus dénudé que nu, je fais une dédicace pour elle, comme promis.

Comme promis, en retour, les réponses apparaissent.

Elle prend le livre et m'embrasse, me murmure que c'est beau, que c'est pour elle, et puis me lance :

— Là, tu as vraiment trop faim, chuis sûre !

Nous nous levons en riant. Je pose les crayons et nous sortons de l'antichambre.

Voilà : le jour est levé. La nuit laisse sa place. Tic-tic-tic-tic... « ... mais je retrouve le chemin, qui continue de se dérouler. » J'ai conclu ma phrase, appuyé sur la rambarde de la coursive. Devant moi, le hall de la maison apparaît : c'est le lendemain, c'est aujourd'hui.

— Tu es mélancolique, on dirait... déclare-t-elle en me dévisageant d'un air espiègle.

Je caresse sa joue.

— Viens, suis-moi.

Sa main dans la mienne, sa petite main adorable, nous dévalons l'escalier et partons sur la gauche. Une porte que je ne connais pas, un couloir avec des gravures que je me refuse à reconnaître, mais je sais bien d'où elles viennent : les étés de mon enfance. L'impossible fait la ronde avec mon esprit, et puis une autre porte : la cuisine.

— Assieds-toi. Bonjour, Hélène, ça va ?

— Bonjour Madame, bonjour Monsieur. Oui, Madame. Et vous, bien dormi ?

Je m'assieds sur une chaise ancienne toute jolie en riant silencieusement.

La cuisine est magnifique ; une cuisine de manoir avec une grande cheminée, une longue table, des casseroles de toutes tailles, des billots et des boîtes en métal, des poutres anciennes de bois sombre au plafond : un rêve de cuisine seigneuriale avec des touches de modernité, un frigo immense couleur inox, une cafetière qui moud les grains de café et un gros robot pâtissier splendide, le même dont rêve ma mère pour Noël prochain. Ça aussi, ça me fait rire.

Hélène est superbe. Elle me dévore des yeux mais s'éloigne en souriant vers le fond de la cuisine.

— Du thé, Monsieur ? Noir et fumé ?

— Oui. Pourquoi cette question, d'ailleurs ?

Elle se marre.

Mon hôtesse parle avec elle à mi-voix en riant elle aussi, tout en allant et venant dans la cuisine, et met mon couvert. Je la regarde s'activer joyeusement : elle est adorable. Quelle merveilleuse matinée et retour du jour ! Puis elle arrive avec une boîte en carton qu'elle ouvre devant moi, en sort un sachet : du panettone.

— Pas très breton non plus, lui fais-je remarquer en riant. Oh, qu'il est beau !

— Tu n'en as jamais mangé de comme ça. Tu veux un yaourt ? Que j'ai fait.

— Oh, alors là, je craque ! Oui... Tu ne manges pas ?

— Non, mais ce n'est pas grave. Tu as remarqué, je ne suis pas une petite brindille anémiée : je tiendrai le coup jusqu'à midi, tu verras. Oh, il te faut du café pour la route.

J'ai un moment de vide, ou plutôt non : de confusion mentale.

Les informations contradictoires qu'elle a formulées... Oh... Je dois faire le tri, et je découvre que je suis fragile, en fait, je le sais, je le sens.

La perspective de continuer le chemin : il va me falloir partir, elle vient d'en parler, pour la route, et ça m'a fait un choc. Quitter la maison, la quitter. La quitter, elle.

Mais elle a dit autre chose. Quoi ? Je rembobine : « Je tiendrai le coup jusqu'à midi, tu verras. »

Je regarde ma montre que je n'ai pas remise à l'heure, que j'ignorais ; juste remontée. Mais elle indique 9 h 12, la même heure que l'horloge comtoise sur la gauche, au fond de la grande cuisine. Je vais rester à midi ?

— Tu veux bien donner les clefs de ta voiture à Hélène, qu'elle aille chercher ta bouteille thermos ? Je vais te faire du café frais.

— Hein ? Comment tu sais que j'ai un ther... Non, rien.

Et je tends mes clefs à Hélène en rigolant et en la remerciant.

Sa mère avait une Lancia du même genre, c'est comme ça que j'ai connu ces bagnoles, parce qu'elle avait fait cela : confié les clefs de sa voiture pour que j'aille me balader sur la côte bretonne avec sa fille qui ne mettait pas de culotte.

Voilà qui sonne le départ.

La maîtresse de maison me verse mon thé. Elle a l'air heureux, et moi j'ai déjà – oui, dois-je le combattre, l'ignorer ou tenter de faire semblant ? – déjà le regret de ce rêve fou si réel et si impossible. Et quand ce sera terminé, je n'aurai même pas le nom exact de la drogue qui m'a permis ce voyage. Mais...

Elle se penche vers moi et m'embrasse doucement :

— Toi qui ouvres les tiroirs, ne pense pas aux portes qui se ferment. C'est une belle journée qui s'annonce.

— Oui, mais je me demande... si je ne préférais pas la veille de Noël perpétuelle. Les réveillons où on essaie de danser le rock. Je parle pour moi. Tu m'as fait aimer la nuit, et les éclairs.

— Tu es un soleil. Tu aimes les palmitos ?

J'éclate de rire en la regardant avec des yeux stupéfaits :

— Oui, et les *Pépito* au chocolat noir. Les *Wafer*, aussi... et les *Fing*...

— Hu-hu... Je te parle de palmitos maison, mon cher. Faits par mes soins. J'ai préparé ça pour nous, pour la route.

— Quand ?

— Hier, en t'attendant.

— Pour nous ? Pour la route ? Comment ça ?

Elle sourit sans mot dire. C'est le désordre dans ma tête. Je lui demande de me dire ce qui se passe et elle m'embrasse, m'enlace, s'assied sur mes genoux. À défaut de réponses qui viendront sans doute, j'ai de la tendresse. Je me noie dedans, je nage dedans.

Hélène revient avec mon thermos, et nous voit ainsi.

— Voilà le thermos, je pose vos clefs ici. Je vais peut-être y aller, si Madame n'a plus besoin de moi...

Elle est pâle, elle est triste. Ça me fait quelque chose, une sorte de nostalgie étrange, mais c'est normal. Qu'elle soit triste et que ça me fasse ça. Celle qui est supposée être sa patronne la regarde mais elle ajoute aussitôt :

— Monsieur non plus n'a plus besoin de moi. Je peux partir, Madame ?

Bizarrement, Madame me regarde.

— Merci pour tout, Hélène. Au revoir.

C'est moi qui ai parlé.

Un petit sourire timide. Elle incline la tête puis fait demi-tour et sort de la cuisine. Je la regarde dans le soleil : elle part sans se retourner, en marchant tranquillement avec sa robe noire. Elle part sur la droite. Vers... le cimetière ? Je ne saurai jamais. Des réponses que je n'aurai pas.

Mais je sais qu'en la congédiant de cette cuisine, dans cette matinée de soleil et d'amour, elle sort de ma tête Hélène la rousse, Zora de mon cœur, quitte pour de bon mon chemin sans se retourner.

J'aurais dû dire adieu, mais elle savait bien.

Ma joue caressée, ses yeux dans les miens, tout près, si près, me sondent l'âme avec la bienveillance et la complicité la plus douce qui soit : mon émotion est là, dans le présent.

— Je vais prévenir...

— Prévenir ?

— Tu sais... derrière la porte. Je vais prévenir que je t'accompagne, pendant que tu finis ton petit déjeuner.

Un sourire, et son parfum qui reste quand elle quitte elle aussi la cuisine.

Je prends ma tasse de thé et vais regarder par la fenêtre en rêvassant, partagé entre la mélancolie et l'excitation masochiste d'approcher du dénouement de cette parenthèse indéfinissable. Le ciel est magnifique, le terrain est vide de tout fantôme ou vision

fantasmatique. Aller-retour à la grande table, je reprends un bout de panettone de luxe.

Un délice.

Je regarde les magnifiques palmitos maison qu'elle a faits... hier, en m'attendant, pour ce matin, pour la route... pour nous. Hier ? Nous sur la route, mais le café pour moi, ou bien j'ai mal compris ? Je soupire, amusé mais surtout dépassé.

Et puis les mots qu'elle a prononcés à l'instant : elle va prévenir... sa vie quotidienne... qu'elle m'accompagne. Pas qu'elle me raccompagne (à ma voiture) : on raccompagne les invités, normalement, on les accompagne pas.

Compagne, elle est de bonne compagnie, c'est sûr. On dit compagnon de route, mais pas compagne de route.

Comment disait le type, déjà ? « C'est votre chemin, et il est plein de jolies choses surprenantes. Suivez les indications et les gens. » C'est sûr, c'était joli. Mais tout m'indique la sortie : c'est l'heure, et ma montre est à mon poignet... Les gens. La Femme.

Je dis son prénom à voix haute. Huit fois.

— Oui ?

Elle rit quand je me retourne. Elle a son sac à main, et puis un joli manteau de laine avec un beau col, et une broche. Elle rayonne.

— Tu as fini ?

— Oh ? Euh... oui, c'était délicieux. Tu ne manges rien, vraiment ?

— On verra plus tard, répond-elle en levant les yeux au plafond mais en riant, genre « Lâche-moi un peu avec ça, mon trésor. »

— Sinon tu sais... j'ai un kouign amann qui attend sur mon tableau de bord, pour la route.

— Ah oui, pourquoi pas ? Mad eo ! s'exclame-t-elle en se marrant à nouveau. Je prends de l'eau pétillante...

— À la menthe, je parie ?

— Ouiiiiii !

Elle embarque la bouteille, le thermos, les palmitos, et des bananes et des pommes grises, des *Canada*. Elle fourre le tout en chantonnant dans un joli sac en tissu à l'effigie de Saint Louis, avec sa couronne. Je le reconnais. Pas très typiquement breton non plus, mais il y a des torchons et du linge... basque, dans cette belle cuisine où elle prépare du risotto et des mojitos.

Très ouverte, la maîtresse de ces lieux.

On sort de la maison baignée par le soleil, et ma main trouve sa taille, mon bras la cambrure de son dos, la douceur de son manteau. On emprunte le chemin qui mène à la route.

Mon cœur bat la chamade. Vraiment fort.

Je n'essaie pas de dire quelque chose : j'ai peur de ne pas y arriver. En tout cas pas, bon sang, de façon intelligible. Elle garde aussi le silence. Je ne sais pas si c'est pour les mêmes raisons. Je ne peux même plus sonder ses yeux car elle met ses lunettes de soleil, élégantes. Elle a une classe folle.

Nous arrivons à la grille, dépassons les quatre vieilles tombes. Je ne regarde pas les noms. Je crois bien... non : je sais bien que forcément – c'est évident – cela résonnera, car c'est ainsi que ce rêve est bâti.

Puis nous passons le porche et, levant le nez, j'arrête ma... compagne de voyage et lui demande ce que veulent dire ces trois lettres : « GCS ». Elle me donne la réponse à l'oreille, et j'éclate de rire. Oui, c'est très bien pour qualifier ce domaine et ce qui s'y passe !

Nous prenons la direction de ma voiture qui, je le sais, ne sera plus en panne.

Je regarde le ciel ensoleillé, la mer qui luit sur la droite au-delà de la propriété, théâtre dingue de ces dernières heures, et je lui dis :

— Les réponses...

— Oui ?

— ... ce ne sont pas des phrases toutes faites, des phrases pour conclure ou servir de mode d'emploi pour plus tard.

— Non. Ça peut aider, ce que tu dis, mais ça colle pas vraiment à ce qui se passe... pendant le voyage. Les réponses, c'est plutôt... Comment tu dirais, toi ?

— Une conjugaison. Une combinaison ouverte... en mouvement.

J'aperçois la Lancia garée sur le bord de la route.

— Oui, je crois, me répond-elle en souriant et en serrant mon bras. En mouvement. Un truc comme ça.

— Et quand ça ne bouge pas assez...

— Oui ?

— ... un coup de foudre bien placé, ça peut aider !

Elle rigole et fait oui de la tête.

J'ouvre les portes de la Lancia. Oui : si c'est une panne de batterie, j'ai mon réacteur avec moi. Comme je suis dans la réalité – enfin, je crois bien – dans le coffre je prends le déodorant dans ma trousse de toilette et m'en mets, histoire d'être au mieux durant cette journée... dont je ne peux qu'imaginer les délices inconnues.

Au féminin pluriel.

J'ai le cœur qui bat fort.

Nous nous installons dans la voiture. Il fait un peu chaud, elle est restée au soleil. Sur le tableau de bord, le kouign amann plein de beurre brille dans son papier.

— On partage ? demande-t-elle avec un sourire qui me tue.

Je n'ai plus faim, mais je ne compte rien refuser de ce que veut partager avec moi cette femme délicieuse... et la faim n'a rien à voir là-dedans. Tout est gourmandise.

Je déchire lentement et comme je peux le gâteau avec mes doigts, et on se régale. Elle a la dégustation de gâteaux la plus érotique qu'on puisse imaginer ! D'ailleurs on se lèche les miettes après, et... j'irais bien plus loin – et elle aussi – mais on convient en riant beaucoup d'attendre un peu, un petit peu...

Elle remet ses seins dans la dentelle, et j'attends un peu que ma queue se calme, à l'étroit dans mon jean.

On boit de l'eau pétillante, à la menthe.

Je tourne la clef : le moteur rugit joyeusement ; décollage de compte-tour italien.

Bonjour, Lancia, je te présente notre passagère.

— On va où ? je demande. Au Sud, au Nord ? Tu as une préférence, ma belle ?

— C'est toi le cavalier, répond-elle. Je ne sais pas. Il fait beau, et je me sens bien. Vannes... ou bien Brest ? Comme tu veux.

Depuis hier – en gros, depuis que j'ai rencontré cet homme sur la route – je me suis demandé ce que je foutais là ; et puis en entrant dans le domaine, j'ai ajouté d'instinct une deuxième question à ma stupéfaction : « Pourquoi moi ? »

Mais là, ce matin, je ne me demande pourtant pas ce qu'elle fait là. Ni pourquoi elle. Elle est là, l'évidence aussi.

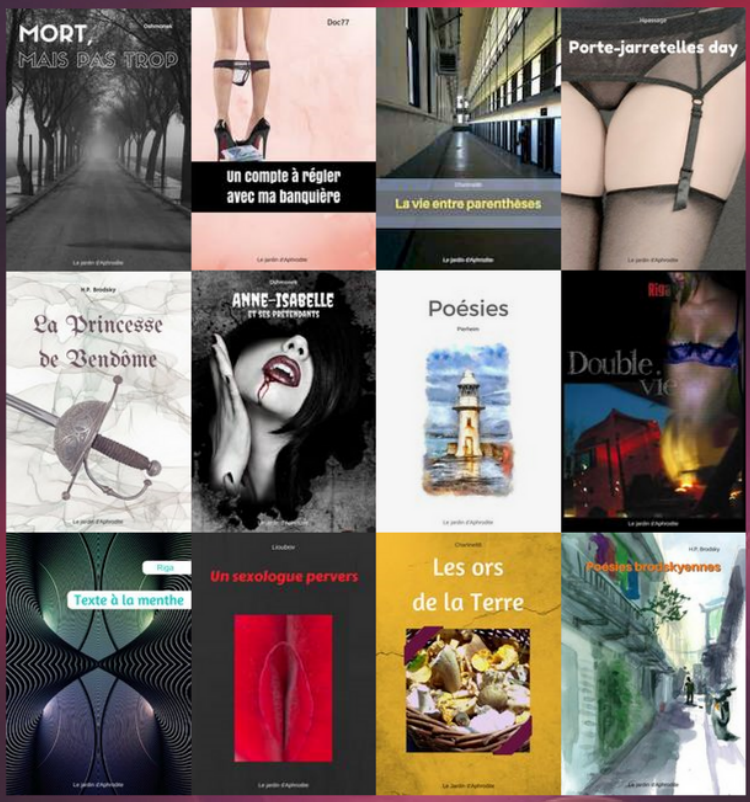
Elle est là, avec son sourire, sa voix modulée, ses yeux à tomber raide, ses seins à rester raide, son parfum qui se glisse dans l'habitacle, sa lingerie avec des petits nœuds, ses palmitos maison...

Le monde est là, la route est là, et j'ai les clefs dans ma main... et un sourire de tigre.

C'est parti !

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite